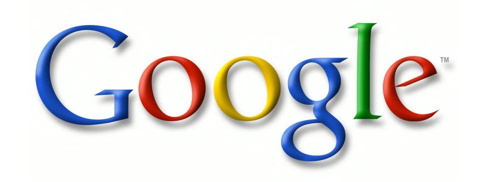





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'AMBITIEUX
ET
L'INDISCRETTE,
TRAGI-COMEDIE.

Par M. NERICAULT DESTOUCHES,
de l'Académie Françaiſe.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françaiſe le 14. Juin 1737.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, à l'entrée du Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

PREFACE.

Je n'aurois point fait de Préface à cet Ouvrage, si je n'avois crû devoir achever de détruire les bruits injurieux qu'on a fait courir avant sa représentation, & si je ne croyois nécessaire d'opposer quelques raisons à la prévention avec laquelle on pourroit encore le lire. Je dirai donc, pour me justifier de ces bruits si contraires à la pureté de mes intentions, que j'ai toujours regardé comme indigne de la probité, le trop facile & punissable talent de la Satire, genre d'écrire, par lequel, souvent aux dépens de la verité, on se prépare des succès fondez sur la malignité du cœur humain; mes Ouvrages font foi de ce que j'avance: j'ai toujours moins pensé en écrivant à m'acquerir la réputation d'homme de lettre, qu'à m'assurer celle d'honnête homme & de bon citoyen.

Si ces Ouvrages ne peuvent me placer au rang des Auteurs illustres, ils me distingueront du moins de ceux qui ont sacrifié leur honneur au désir de plaire, de ces Auteurs forcez à se cacher à mesure que leurs productions éclatent, & à qui le public fait payer les applaudissemens passagers qu'il leur donne, par toute la haine & le mépris dont il les accable.

Cette reflexion suffiroit aux personnes qui me connoissent, mais je dois ajouter qu'il y a près de six ans que cette Comédie est faite, & que dès lors la plus grande partie de mes amis, parmi lesquels il en est de respectables par le rang & par la naissance, l'ont entendu lire.

Je répete que je ne combats ici que le préjugé de mes lecteurs, puisque je suis persuadé que la lecture de la Piéce produira à cet égard le même effet que la représentation: elle confondit l'espoir de ceux qui n'y trouverent pas l'attrait qu'ils y cherchoient. Ils m'accusoient, avant de m'avoir entendu, d'avoir abusé de la liberté d'écrire; mais après la représentation, aussi condamnables dans leur jugement, qu'ils l'avoient été dans leur prévention, ils me firent un crime d'avoir frustré leur attente.

Je n'en dirai pas davantage sur cet article, & puisque l'occasion s'en présente, je rendrai compte en peu de mots des caractéres principaux que j'ai introduits dans ma Piéce, & de la maniere dont j'ai crû devoir les mettre en œuvre. Ce détail pourra servir de réponse à quelques critiques qu'on a faites de mon Ouvrage.

L'étude de la nature, objet de l'attention principale d'un Auteur dramatique, lui fait connoître qu'un ridicule, ou qu'un vice, quoique toujours le même, prend une forme particuliére dans les differentes personnes, selon les rangs qu'elles occupent dans la societé: c'est une couleur qui se trouve plus ou moins brillante, selon l'étoffe qui en est teinte.

D'un autre côté, l'art nous enseigne que lorsqu'on met un caractere au théâtre, on doit le peindre dans la plus grande étenduë qu'il est

possible, & le placer au milieu des circonstances, où il produit le plus d'effets intéressans.

Sur ces deux principes, quoiqu'il soit aisé de trouver un caractere propre au théatre ; car on les a tous sous les yeux, la véritable difficulté consiste à le placer dans un personnage convenable, & à l'environner des circonstances qui peuvent servir à le mieux déveloper.

En me proposant de peindre le caractere d'un Ambitieux, je compris après bien des réflexions qu'il m'étoit impossible d'y reussir, si la scéne ne se passoit à la Cour d'un Roi, si je n'y faisois paroître des personnages du rang le plus éminent, & si mon Ambitieux n'étoit pas lui même dans le plus haut degré de l'éclat & de la faveur.

L'ambition déreglée est de tous les états, sans doute; mais dans les hommes du commun elle n'a rien qui intéresse la société en général : toujours blâmable à la vérité dans les moyens qu'elle employe pour s'élever, elle ne blesse cependant que quelques concurrens obscurs qu'elle renverse ; souvent applaudie par les désinteressés, elle passe quelquefois pour grandeur d'ame ; infailliblement bornée dans sa course par d'invincibles obstacles, elle fait dégénerer ces Ambitieux subalternes en esprits chimeriques & ridicules. Au lieu que dans celui qui touche aux premieres places d'un état, & qui ne voit plus que quelques dégrés jusqu'au but où il imagine follement que ses désirs seront remplis, l'ivresse de son ambition devient l'interêt général de toute une nation, les sacrifices qu'il fait à sa passion sont si grands, que tout un peuple en est quelquefois la victime ; les ressorts qu'il fait mouvoir entraînent les plus grandes révolutions, & presque tous les yeux fixez sur lui, sont dans l'attente de son succès ou de sa perte.

Je ne pouvois donc peindre toute l'étenduë de ce caractere que dans un favori, qui devant être satisfait de se trouver élevé aussi haut qu'un sujet peut l'être, comblé d'honneurs & de richesses, forme encore le projet témeraire de s'allier à son Souverain, de partager avec lui l'autorité, de tenir sa grandeur moins de ses faveurs que de la nécessité, & qui par là se prépare des moyens sûrs de pouvoir être ingrat sans danger.

Cette peinture de l'ambition renfermoit en grand tous les traits qui caracterisent les ambitieux d'un ordre inférieur : le moins se trouve toujours dans le plus, au lieu qu'en avilissant mon sujet, je m'interdisois tout ce qu'il a de plus théatral & de plus beau.

Quelque méprisable que soit l'ambition aux yeux de quelques Philosophes, elle porte avec elle un air de grandeur qui en impose au reste des hommes, ses sentimens sont élevez, ses expressions sont fiéres, elle est toujours accompagnée de superiorité d'esprit & de courage, elle impose silence aux autres passions, & inspire même le mépris de la vie. Ces grandes maximes, ces argumens brillans & captieux, cet héroïsme dont l'ambition se pare & s'autorise, devenoient dans la bouche d'un homme du commun un langage outré, insuportable & ridicule ; tout enfin me détermina à prendre mon Ambitieux au milieu de la Cour. Ce choix où je me vis forcé par tant de raisons, entraîna toute l'économie

de mon sujet : intrigue, dénoüement, portraits, stile, tout devint nécessairement d'un genre élevé.

Toutes les beautés que j'aperçus dans mon sujet ne m'éblouirent pas sur les inconveniens que j'allois trouver dans l'exécution : la gravité de la matiere que j'avois à traiter se prêtoit avec peine au comique & aux agrémens si nécessaires au théatre.

Je cherchai ce qui pouvoit égayer mon sujet, & je le trouvai dans le contraste des caractéres qui le rendoient nécessairement sérieux. Comme il falloit que mon Héros fût amoureux afin qu'il pût, après de violens combats, faire à son ambition jusqu'au sacrifice de son amour, je crûs ne pouvoir mieux faire que de lui donner pour maîtresse une jeune personne sans ambition, sans expérience, & dont il fut tendrement & fidélement aimé J'opposois par ce moyen la simplicité à l'artifice, la vérité à la politique, & la timidité à l'audace Ce caractere introduisit sur le champ dans mon Ouvrage un interêt tendre, & des traits de naïveté & de candeur qui devoient en interrompre la gravité.

Mais cela ne suffisoit pas. J'avois besoin d'un personnage vraiment comique. & même un peu ridicule, j'en puisai l'idée dans les qualités opposées à celles que doit avoir un premier Ministre.

Un premier Ministre doit être le plus sage le plus moderé & le plus discret de tous les hommes, &, grace au bonheur de la France, j'en avois sous mes yeux un parfait modéle.

Que pouvois je mieux faire contraster avec ce caractere que je donne au premier Ministre de ma Piéce, que celui d'une Femme sans modération, vive imprudente & indiscrette à l'excès ? Il seroit pitoyable de soutenir que ce caractere n'est pas dans la nature, & il me paroît très-mal fondé de prétendre qu'il est déplacé dans mon Ouvrage. La naissance la plus illustre, les postes les plus éminens, les rangs les plus élevez n'exemptent pas toujours des ridicules, & je ne craindrai pas d'être désavoué, en disant que c'est au milieu même de la Cour que les ridicules qui s'y trouvent quelquefois, sont plus sensibles, plûtôt reconnus, & plus ingénieusement critiquez.

Dira-t'on que la femme d'un premier Ministre ne doit pas être aussi extravagante ? Je conviens que cela seroit à souhaiter, mais on ne peut pas dire qu'un pareil assemblage soit impossible. Socrate, cet exemple de sagesse & de vertu, n'avoit-il pas le malheur d'être uni à la plus folle & la plus méchante de toutes les femmes ? Loin que cette infortune l'ait dégradé dans notre esprit, elle a servi à couronner ses autres vertus, en lui fournissant le moyen d'exercer une patience presque inconcevable. Pourquoi donc un premier Ministre n'auroit-il pas le sort de ce grand Philosophe ?

Je persiste donc à penser que le caractère dont il s'agit a fort bien pû se trouver à la Cour, & que par consequent je n'ai pas forcé la nature en le plaçant dans ma Piéce, non que je n'aye en même tems prévû qu'il déviendroit l'objet de quelques critiques.

La dissonnance un peu marquée de ce personnage à côté des autres,

offroit une prise trop aisée aux censeurs qui ne se soucient point d'aprofondir, & qui ne veulent remporter du spectacle que la vanité d'y avoir trouvé des défauts. Cette prévoyance m'avoit engagé, pour donner encore plus de vraisemblance au caractere de Dona Béatrix, d'établir avec soin que cette Dame est une Provinciale qui n'est à la Cour que depuis peu, qui en ignore le ton, les maniéres, la politique & les rafinemens, quoiqu'elle se flatte de les posseder à fond. Par cette surabondance de précaution, j'ai prévenu jusqu'à l'objection qu'on me pourroit faire, que l'éducation & le long usage de la Cour corrigeoient les ridicules qui pouvoient y naître. Enfin je conçus dès-lors tout le besoin que j'avois de n'en remettre le rôle qu'en de sûres mains, & de ne le confier qu'à l'excellente & célebre Actrice, dont les talens gracieux & inimitables ne m'ont jamais mieux secondé que dans cette occasion.*

Résolu de me servir de ce personnage qui me fournissoit la plus grande partie du comique de mon Ouvrage, je m'attachai avec soin à le rendre essentiellement nécessaire, je fis sortir de son caractere les principaux évenemens de la Piéce. Et c'est en effet ces indiscretions qui font naître les incidens qui forment le nœud, & qui accelerent le dénouëment. Je le liai si intimement à la construction de tout l'Ouvrage, qu'il en est inséparable, & je préparai enfin l'indocilité & l'indiscretion de Dona Béatrix par un portrait éxact que Dom Philippe en fait avant qu'elle paroisse. Je lui fais dire:

- -

Moi qui gouverne tout, je vous ouvre mon ame,
Je ne puis parvenir à gouverner ma femme;

- -

Je tremble à chaque mot que sa bouche articule,
Son indiscrétion va jusques à l'excès,
J'en vois à tout moment quelque nouvel accès;
Curieuse, empressée, elle veut tout aprendre,
Et tout ce qu'elle sait elle va le répandre,
Le crédit de mon frere & son autorité,
Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité;
Avec la sœur du Roi, Princesse haute & fiére,
Elle ose se montrer & libre & familiére,
Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.

Enfin, Dom Philippe acheve cette peinture, en disant que s'il se déplaît à la Cour, & s'il brûle d'en sortir, sa femme en est la cause principale.

Après ce portrait qu'on vient de lire, je ne comprens pas que les frequentes indiscretions de Dona Breatrix ayent pû surprendre. Il me semble au contraire que si je lui en avois moins fait commettre, ç'eût été un défaut qu'on m'auroit reproché avec justice.

» *Qu'un personnage que vous imaginez se soutienne depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'il ne se démente pas un seul instant.*

* Mademoiselle Quinault.

» *Qu'il remplisse le portrait que vous en aurez fait.*

Personne n'ignore ce précepte d'Horace qui n'est fondé que sur ce qu'un seul trait ne suffit pas pour peindre la ressemblance, & qu'elle consiste dans l'assemblage de tous les traits. Si cette régle, à cause de la difficulté de l'accorder avec celle de l'unité de jour, n'engage point un auteur à peindre le personnage qu'il a choisi avec tous les traits qui le caracterisent, elle l'oblige au moins de se servir des traits les plus marqués & les plus distinctifs, & d'en employer le plus grand nombre qui lui sera possible : si je n'avois fait tomber Dona Beatrix que dans une ou deux indiscretions, j'aurois peint une femme capable de faire une indiscretion, mais non pas une femme indiscrette.

Le menteur ne paroît jamais sur la scéne que pour faire un mensonge & même plusieurs dans une seule scéne ; loin de s'en étonner on blâmeroit Corneille, s'il l'eût fait moins souvent tomber dans ce défaut, on lui eût reproché d'avoir représenté un homme qui ment par occasion, par interêt, &c. & non pas un menteur par habitude & par caractere.

Il me reste à parler de l'Infante d'Arragon : je ne pouvois m'en passer pour mon intrigue, mais il me falloit en faire deux usages bien opposez. Premierement elle ne devoit être dans la piéce qu'un personnage épisodique, qui ne fît aucune diversion à l'interêt principal. En second lieu, elle devoit réünir toute l'attention dans le dénouëment. Je devois ennoblir ce personnage afin qu'il imposât au cinquiéme acte : & j'avois à craindre en le rendant trop éclatant dans le cours de la piéce, qu'il ne doublât mon action. Le secret que l'Infante d'Arragon fait de son voyage à la Cour de Castille, m'a tiré de cet embarras : la necessité où elle se trouve de ne se montrer que rarement, fait que le spectateur ne souhaite pas qu'elle contribuë visiblement à l'intrigue : son absence même, & son silence dans cette circonstance donne à son caractere le dégré de noblesse dont j'avois besoin.

J'avouë que son voyage mysterieux n'est pas selon nos usages, ni même selon ceux qui sont depuis un tems reçûs par tout. Mais ne reviendrons-nous jamais de l'injuste préjugé de ne souffrir au théatre que les façons & les airs de notre tems & de notre païs ? Faudra-t'il que tous les hommes & tous les âges parlent dans nos spectacles le même langage ? Et comment est-il possible que les Français, amateurs déclarés de la verité, s'obstinent à une uniformité si peu raisonnable ? Ils lisent tous les jours avec avidité les Journaux & les voyages, qui leur font connoître d'autres hommes qu'eux, d'autres climats, d'autres coûtumes & d'autres loix que les leurs : entraînés par le plaisir que leur fait cette lecture, ils poussent quelquefois la credulité trop loin : & lorsqu'on leur présente ces mêmes peuples sur la scéne, ils sont tout étonnés de ne leur pas trouver nos traits, nos mœurs & nos manieres.

Admirateur zélé de Racine, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir introduit au théatre cette monotonie de sentimens & de

langage : goût qui a tellement prévalu dans la suite, qu'il a fait abandonner ou défigurer souvent aux auteurs les plus beaux sujets dramatiques, qu'il a retreci le dictionnaire de la tragedie presqu'autant que Quinault celui du théatre lirique, & qu'enfin ce goût a influé même sur la comedie. Le grand Corneille pensoit bien différemment, & malgré l'élévation du stile de la tragedie, il y sçavoit peindre des caracteres décidés & sensibles, il sçavoit profiter de l'agrément & du contraste que fournissent la varieté des mœurs des nations, & la différence des tems : il fait sentir distinctement la simplicité & la rudesse des mœurs des premiers Romains dans les Horaces : la politique & l'urbanité de ceux du siécle d'Auguste dans Cinna : & l'on reconnoît dans le Cid la galanterie, l'esprit romanesque, & la fierté des anciens Espagnols : l'amour étoit autrefois chez eux une passion également vive & délicate, qui devenant le mobile de presque toutes leurs actions, étoit l'objet de leurs fêtes les plus magnifiques & de leurs vengeances les plus tragiques. Les amans, pour se chercher, pour pénétrer leurs sentimens reciproques, pour dérouter leurs rivaux, entreprenoient les voyages les plus dangereux, se servoient des travestissemens les plus singuliers & les plus téméraires. La discretion & le mystére leur faisoient mettre en usage les intrigues les plus ingénieusement imaginées, & le plus adroitement suivies : nous voyons dans leurs histoires des exemples fréquens de ces mœurs, dans les personnes même du plus haut rang ; il ne paroît pas qu'ils en ayent trouvé la bienséance choquée, leurs romans & leurs comedies ne sont fondez que sur des intrigues, des déguisemens & des reconnoissances : & j'ose dire qu'il faut ignorer entierement le génie de cette nation, pour trouver étrange que l'Infante d'Arragon fasse un aussi petit voyage dans une Cour où il s'agit pour elle des plus grands interêts.

J'ai satisfait de plus à tout ce que la délicatesse de nos usages paroissoit souhaiter de moi dans cette occasion : j'ai accompagné cette démarche de toutes les circonstances qui pouvoient l'autoriser. L'Infante est sœur du Roi d'Arragon, par consequent maîtresse de sa main, en droit de connoître par elle même si son bonheur n'est pas sacrifié dans le traité que son frere veut conclure avec la Castille : elle ne vient incognito *dans cette Cour qu'à la priere & par l'ordre de son frere : elle ne s'y présente que sous la conduite de l'Ambassadeur, elle n'y paroît que sous le nom de la fille de ce Ministre. Et elle n'a pour but que la légitime & interessante curiosité de connoître par elle-même si le Roi qu'on lui propose pour époux n'a pas déja quelque engagement, & si c'est à juste titre que la renommée fait l'éloge de ses vertus.*

Voilà sur quels raisonnemens j'ai choisi & rassemblé les caracteres dont j'ai composé mon ouvrage : & ceux qui me feront l'honneur de le lire avec quelque attention, découvriront facilement que la construction, l'enchaînement & les détails ne m'ont pas coûté moins de refléxions & de soins. Et quoique je n'aye pas lieu d'être mécontent de sa réüssite, je suis convaincu que sans des circonstances qui lui sont étrangeres, il eût égalé mes plus grands succès.

PROLOGUE.

UNE ACTRICE.

MEssieurs, vous allez voir une nouvelle piéce.
D'un auteur qui n'est pas nouveau.
L'ouvrage est singulier : vous dire qu'il est beau,
Ce seroit un peu loin pousser la hardiesse.
Décider avant vous, c'est hâter le danger.
Nous efforcer à si bien faire
Que l'ouvrage puisse vous plaire,
Voilà tout notre droit ; le votre est de juger.
En Juges Souverains faites qu'on vous respecte.
L'envie est aux aguets ; la cabale la suit.
Loin d'avoir le bon goût ; leur cohorte suspecte
Lui fait la guerre, & le détruit.
Jusques au dernier mot imposez-lui silence ;
C'est l'unique faveur que nous vous demandons.
Nous plaidons devant vous ; tandis que nous plaidons ;
Daignez nous écouter, & tenir la balance.
Si notre piéce a du succès,
Pour vous, comme pour nous, j'en serai très-ravie ;
Et, mon plus grand plaisir, sera de voir l'envie
Perdre, avec dépens, son procès.
Elle tremble déja ; mais s'il faut tout vous dire,
En verité, je tremble aussi.
Puisse votre équité la bannir loin d'ici ;
Plus elle plurera, plus je vous ferai rire.
Permettez à l'ambition
De vous étaler sa manie :
L'auteur a mis tout son génie
A vous en faire voir toute l'illusion.
C'est, dit-on, le défaut des plus grand personnages,
Et, je vous avoüerai sans fard,
Que notre auteur lui-même en a sa bonne part ;
Mais son ambition est d'avoir vos suffrages.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE ROI DE CASTILLE.

DOM PHILIPPE, premier Ministre.

DOM FERNAND, favori du Roi, & frere de Dom Philippe.

DOM FELIX, pere de Dom Philippe & de Dom Fernand.

DOM LOUIS, Ambassadeur d'Arragon.

L'INFANTE D'ARRAGON, crûe fille de Dom Louis.

DONA BEATRIX, femme de Dom Philippe.

DONA CLARICE, niéce de Dona Beatrix.

JACINTE, femme de chambre de Dona Beatrix.

UN PAGE.

GARDES.

La Scéne est dans le Palais du Roi de Castille.



L'AMBITIEUX, ET L'INDISCRETTE, TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. FELIX.



MES deux fils à la Cour ! L'aîné, premier Ministre ;
Le second, Favori ! Quelle étoile sinistre,
Dans ces postes brillans les a placés tous deux !
Qu'ils courent de dangers, & que je crains pour eux !
Leur naissance, il est vrai, répond à leur fortune ;
Mais qu'ils seroient bien mieux dans la route commune
Qu'au faîte des grandeurs, dont les trompeurs attraits
Vont sur eux, de l'envie, attirer tous les traits !
Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable !
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable !
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux :
Mais, s'ils vous connoissoient, ils n'aimeroient que vous.
En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils désirent,

Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent;
Et qu'il ne trouvent point dans ce brillant cahos,
Où l'ambition regne, & n'a point de répos.
Quelle foule de gens à mes yeux se présente!
On voit dans tous leurs traits le désir & l'attente.
Comme ils s'empressent tous! Ils vont à la faveur
Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.
O mes fils! Gardez-vous de ces trompeurs hommages,
L'interêt, à la Cour, masque tous les visages;
Et les plus empressés à fléchir devant vous,
Vous préparent sous-main les plus dangereux coups.
Mais insensiblement la troupe entre & s'écoule,
Et je veux, à mon tour, me mêler dans la foule,
Pour voir sans être vû. Je brûle de savoir
Comment ici mes fils usent de leur pouvoir.....
Mais n'allons pas plus loin. Je vois une personne
Que je crois reconnoître, & dont l'aspect m'étonne.
Quel faste! Quel éclat! C'est elle toutefois,
C'est Jacinte.

SCENE II.

D. FELIX, JACINTE.

JACINTE.

AH, Seigneur! est-ce vous que je vois?
Oui, voilà Dom Felix, le pere de mon maître.

D. FELIX.

Madame, en verité.....

JACINTE,

Moi, Madame! Peut-être
D'autres s'y méprendroient; car, sans présomption,
Mon air est au-dessus de ma condition:
On me le dit, du moins, & je le crois sans peine.

D. FELIX.

C'est bien fait.

JACINTE.

Cependant je n'en ſuis pas plus vaine.
Je ſuis femme de chambre, & Jacinte eſt mon nom,
M'auriez-vous oubliée en deux ou trois ans ?

D. FELIX.

Non.
Vos traits m'avoient frappé. Mais à parler ſans feinte,
Je crains de me tromper vous prenant pour Jacinte.
Vous n'êtes plus la même.

JACINTE.

Oh, oh!

D. FELIX.

L'air de la Cour
Vous eſt bon!

JACINTE.

Merveilleux. O l'aimable ſéjour!
Qu'une fille y profite!

D. FELIX.

On le voit.

JACINTE.

Ma maiſtreſſe,
Quoique née en Province, a l'air d'une Princeſſe
A préſent,

D. FELIX.

Quel prodige! Elle a donc bien changé?
Et mon fils ſon époux?

JACINTE.

Il n'a jamais ſongé
A réformer ſon air; ſon ton, ni ſa maniere.
Pour un premier Miniſtre il n'a pas l'ame fiére;
Aſſurément.

D. FELIX.

Tant mieux.

JACINTE.

Content, de bonne humeur,
Prévenant, gracieux, ſans faſte, ſans hauteur;
N'ayant d'autre interêt que l'interêt du maître,

Et toujours occupé sans jamais le paroître.
Oui, voilà, mot pour mot, comme on parle de lui;
Vous-même, par vos yeux, vous verrez aujourd'hui
Si c'est-là son portrait.

D. FELIX.

Je l'augure d'avance;
Et ce fils m'a donné toujours grande esperance.
Dites-moi; se plaît-il dans son brillant emploi?

JACINTE.

Deux fois il a tenté de le remettre au Roi.
Non qu'il soit mécontent; mais pour vivre tranquille;
Heureusement pour nous le Prince est trop habile
Pour laisser échaper un si bon serviteur.

D. FELIX.

Est-il riche, mon fils?

JACINTE.

Non. Pour notre malheur
Il est trop honnête homme. Il amasse, il ménage,
Mais pour qui; Le Roi seul en a tout l'avantage.
Il prétend l'enrichir & soulager l'Etat,
Quant à lui-même, il vit sans pompe, sans éclat;
Dans sa grave maison tout sent l'œconomie,
Mais Madame, au contraire, en est grande ennemie;
Elle aime à se charger de superbes habits;
Sur elle on voit briller diamans & rubis:
Tous ses apartemens sont riches, magnifiques;
Et rien n'est mieux paré que tous ses domestiques;
Elle ne sort jamais que dans un char pompeux,
Qui, des passans sur elle, attire tous les yeux;
Enfin, rien n'est égal à sa magnificence;
Et sa felicité consiste en sa dépense.

D. FELIX.

Ma belle-fille est folle; & mon fils, bien plus fou
De soutenir.......

JACINTE.

Jamais il ne lui donne un sou
Que pour le nécessaire; & souvent il l'empêche

De prendre son essor : mais c'est envain qu'il prêche,
Madame va son train si-tôt qu'elle a des fonds.

D. FELIX.

Et qui les lui fournit?

JACINTE.

Le Roi, qui par ses dons
Supplée à nos besoins. O le généreux Prince!
Sans lui notre équipage auroit l'air assez mince:
Mais, grace à ses bontés, nous ne manquons de rien;
Et, malgré Dom Philippe, il est notre soûtien.
Dom Philippe s'en plaint; le Roi n'en fait que rire,
Et nous comble de biens, quoi qu'il en puisse dire.

D. FELIX.

Mais de ma belle-fille il est donc amoureux?

JACINTE.

Non, je vous en répons. Il porte ailleurs ses vœux;
Et se livre aux transports d'un feu plus légitime:
Mais comme Dom Philippe a toute son estime,
Sans vouloir, cependant, recevoir de bien-faits,
Sa femme, plus sensée, en ressent les effets.

D. FELIX.

Mon aîné, je le vois, est digne de sa place.
Je n'apprens rien de lui qui ne me satisfasse;
Et vous me confirmez tout ce qu'on m'en a dit:
Mais son frere, toujours est-il bien en crédit?

JACINTE.

Je ne puis exprimer à quel point le Roi l'aime.
Il traite Dom Fernand comme un autre lui-même;
Et jamais favori ne fut plus déclaré.

D. FELIX.

Fort bien. Mais Dom Fernand paroît-il moderé,
Tranquille, satisfait, prudent comme son frere?

JACINTE.

Il est précisément d'un autre caractére,
Toujours rêveur, toujours formant quelque projet;
Accablé de bien-faits, & jamais satisfait.
Pour s'élever sans cesse, il met tout en pratique;

L'amour même en son cœur céde à sa politique.
Car c'est un courtisan plein de manége & d'art,
Dont l'air & les discours sont parés d'un beau fard :
Et dont l'ambition, selon les conjonctures,
Prend, pour son interêt, cent diverses figures.
Pour aller à son but, prêt à tout hazarder ;
Voulant toujours la guerre afin de commander ;
Et préferant, dit-on, cet honneur, à la gloire
De cüeillir tout le fruit d'une pleine victoire.
Voilà ce que j'en sais. Je vous le dis tout bas :
Ainsi, mon bon seigneur, ne me trahissez pas ;
Car la sincerité me feroit préjudice.
Ailleurs elle est vertu, mais ici c'est un vice.

D. FELIX.

Je ne le sçai que trop. Vous me connoissez bien ;
Et je suis trop discret pour vous commettre en rien.

JACINTE.

Quend je connois mes gens, ma langue s'émancipe ;
Autrement......

D. FELIX.

Pourriez-vous avertir Dom Philippe ;
Que je voudrois ici lui parler un moment ?

JACINTE.

Oüi, Seigneur, & je vais vous servir promptement.

D. FELIX.

Dépêchez-vous.

SCENE III.

D. FELIX *seul.*

Selon ce qu'elle vient de dire,
Pour la retraite encor Dom Philippe soupire,
De son superbe joug il n'est point entêté,
Et ne vois de bonheur que dans la liberté.

Du

Du moins il le pensoit dès l'âge le plus tendre ;
Et j'ose me flatter qu'il voudra bien m'entendre.
Mais le voici lui-même ; & mon cœur est charmé
De marquer ma tendresse à ce fils bien-aimé.

SCENE IV.

D. FELIX, D. PHILIPPE.

D. FELIX *embrassant D. Philippe.*

ENfin je vous revois, mon cher fils !

D. PHILIPPE.

Ah, mon pere !
Pourquoi n'entrez-vous pas ? Puis-je avoir quelque affaire
Qui me prive un instant du bonheur de vouvoirs?

D. FELIX.

Vos momens vous sont chers. Votre premier devoir ;
Mon fils, est de remplir votre place honorable ;
Et, vous en détourner, c'est vous rendre coupable.
Je n'éxige de vous qu'un instant de loisir.
Je l'attendrai. S'il vient, nous saurons le saisir.

D. PHILIPPE.

Il ne viendra jamais si nous voulons l'attendre.
Du plaisir que je sens je ne puis me défendre.
Il est si grand, si pur, qu'il doit m'être permis.
Oubliez le ministre, & ne songez qu'au fils.
Dans son poste éclatant il prétend l'être encore ;
Et plus le sort l'éleve, & plus il vous honore.

D. FELIX.

Oui, je le reconnois à cet accueil touchant.
Mon cœur, avec transport se livre à son penchant.
Le ministre & le fils si bien d'accord ensemble,
Me font benir cent fois l'instant qui nous rassemble.

D. PHILIPPE.

Que ce soit pour toujours.

D. FELIX.

Que me proposez-vous ;

Mon fils ?

D. PHILIPPE.

Ce qui feroit mon bonheur le plus doux.
Demeûrez avec moi.

D. FELIX.

La chose est impossible.

D. PHILIPPE.

Pourquoi donc ?

D. FELIX.

Aux grandeurs je ne suis plus sensible ;
Et mes yeux, autrefois si charmez de la cour,
Ne peuvent soutenir l'éclat d'un si grand jour.
Je chéris ma retraite ; elle fait mes délices :
J'y marche d'un pas sûr, & loin des précipices
Dont les palais des rois sont toûjours entourés.
Trop heureux les mortels qui vivent ignorés !
Ne vivant que pour eux, ils joüissent d'eux-mêmes ;
Ils se livrent en paix à ces plaisirs suprêmes
Que le Ciel donne aux cœurs qui bornent leurs désirs.
Et ce n'est que pour eux que sont les vrais plaisirs.
Tels étoient nos discours, lorsque dans ma retraite
Nous goûtions les douceurs d'une ame satisfaite.
En perdant ce bonheur vous avez tout perdu.

D. PHILIPPE.

Seigneur, si de mon choix mon sort eût dépendu ;
Je vivrois loin d'ici. Vous savez que le prince
Me tira, malgré moi, du fond de la province,
Lorsque d'une ambassade il voulut m'honorer ;
Que quand elle finit j'allois me retirer ;
Mais un ordre pressant suggeré par mon frere ;
Me retint à la cour chargé du ministere.
Je fais tous mes efforts pour remplir cet emploi,
Servant également & l'état & le roi ;
Mais protestant toûjours que ma plus forte envie
Seroit de vous rejoindre, & de passer ma vie
Dans le séjour charmant que vous me retracez.
Loin qu'on ait satisfait mes désirs empressés,

Plus j'ai pour les grandeurs marqué d'indifference ;
Plus j'ai senti du roi croître la confiance.
Mes liens chaque jour sont devenus plus forts.
Mon frere, pour les croître, a fait tous ses efforts ;
Croyant, par mon credit, sa fortune plus sûre,
Et son ambition n'ayant plus de mesure ;
Car il aspire à tout ; &, d'instant en instant
Il demande, il obtient ; &, loin d'être content,
Voulant toûjours monter, il faut qu'un jour il tombe,
Et qu'entraîné par lui, moi-même je succombe.

D. FELIX

Prévenez cette chûte, & suivez-moi, mon fils.

D. PHILIPPE.

Est-il en mon pouvoir de suivre vos avis ?
J'ai prié, j'ai pressé, l'on ne veut point m'entendre.
D'ailleurs je l'avoüerai, j'ai peine à me défendre
Du charme que je goûte à servir un grand roi,
Qui pourroit seul tout faire, & qui fait tout par moi.
Prince plein de bonté, de vertu, de courage,
Discret, sage, prudent à la fleur de son âge,
Captivant les esprits par des attraits vainqueurs,
Et formé par le Ciel pour regner sur les cœurs.
De plus j'aime l'état. Un homme plus habile,
Par de plus grands talens lui seroit moins utile ;
Et je sens que mon zéle & ma fidelité
Feront bien plus pour lui, que la dexterité
D'un ministre inquiet, dont le hardi genie
Sacrifieroit l'état à sa vaine manie.
Je borne mes talens à lui donner la paix :
Elle est l'unique objet des efforts que je fais.
Depuis près de dix ans la Castille animée
Oppose à l'Arragon une puissante armée ;
La victoire à la fin se déclare pour nous,
Dix mille Arragonois sont tombés sous nos coups.
Leur Roi, que sa défaite a rendu plus traitable,
Voudroit s'en relever par une paix durable.
Il la fait demander par son ambassadeur,

Que, depuis quelques jours j'appuye avec ardeur.
Notre traité s'avance en dépit de mon frere,
A qui pour sa grandeur la guerre est nécessaire;
Mais, dût-il entre nous arriver un éclat,
Je préfere à mon frere, & le prince, & l'état.

D. FELIX.

O nobles sentimens, qui m'arrachent des larmes!
L'allégresse à présent succede à mes allarmes.
Achevez votre ouvrage.

D. PHILIPPE.

Oui, je l'acheverai;
Et, content du succès, je ne demanderai
Pour tout prix de mes soins, que de pouvoir vous suivre
Dans l'heureuse retraite où je veux toûjours vivre.

D. FELIX.

Hé bien, je vous attens.

D. PHILIPPE.

Mon plus grand embarras
Roule sur un sujet que vous ne savez pas.

D. FELIX.

Ne puis-je le savoir?

D. PHILIPPE.

J'ai peine à vous le dire.

D. FELIX.

Parlez.

D. PHILIPPE.

J'ai sur l'état une espéce d'empire;
J'ai fléchi, j'ai gagné mes plus fiers ennemis;
Mais il est un esprit que je n'ai point soûmis.
Moi qui gouverne tout (je vous ouvre mon ame)
Je ne puis parvenir à gouverner ma femme.
Quels seront ses regrets quand il faudra partir!
Et pourrons-nous jamais l'y faire consentir!

D. FELIX.

J'espére que mes soins la rendront plus docile.

D. PHILIPPE.

Peut-être y serez-vous un effort inutile.

Depuis près de trois ans qu'elle vit à la cour ;
Elle a pris tant de goût pour ce bruyant séjour ;
Qu'elle en perd la raison, & se rend ridicule.
Je tremble à chaque mot que sa bouche articule ;
Son indiscretion va jusques à l'excès ;
Et j'en vois chaque jour quelque nouvel accès.
Curieuse, empressée, elle veut tout apprendre,
Et tout ce qu'elle sait elle va le répandre.
Le crédit de mon frere & mon autorité,
Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité.
Avec la sœur du roi, princesse haute & fiere ;
Elle ose se montrer & libre & familiére,
Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.
Enfin si la retraite est l'objet de mes vœux,
Entre nous, elle en est la cause principale.
Mais c'est avec vous seul que mon chagrin s'exhale.
Par combien de motifs dois-je sortir d'ici !

D. FELIX.

Je vais voir votre épouse, & tâcher ... ;

D. PHILIPPE.

La voici.

Puissiez-vous la toucher, & la rendre plus sage !

D. FELIX.

Je vois que j'entreprens un difficile ouvrage.

D. PHILIPPE.

Faites-y vos efforts ; & moi, de mon côté,
Je vais faire les miens pour finir le traité.

SCENE V.

D. FELIX, Dona BEATRIX, Dona CLARICE, JACINTE, UN PAGE.

Dona BEATRIX *entre, en se regardant & s'ajustant.*

PLus je me considere, & plus je suis contente.

JACINTE.

Madame a bien raison, car Madame est charmante.

Dona BEATRIX.

Ce n'est pas en beauté que je veux disputer ;
Mais pour l'air de grandeur, j'ose bien m'en flatter.

(à Dona Clarice.)

Admirez ce maintien ; imitez-le sans cesse.
N'ai-je pas l'air, le port d'une auguste princesse?

Dona CLARICE.

Oui, ma tante.

Dona BEATRIX.

Ma tante ! on vous dit si souvent ;
De laisser le jargon, & les airs de couvent.
C'est comme mon mari qui m'apelle sa femme.
Vous aurez la bonté de m'appeller Madame :
Entendez-vous, Clarice ?

Dona CLARICE.

Oui, ma tante, j'entens.

Dona BEATRIX.

Encor ? A vous former je perdrai donc mon tems ?
Vous êtes à la Cour, ma chere Demoiselle ;
J'en ai pris les façons ; prenez-moi pour modéle.

Dona CLARICE.

Je n'y manquerai pas.

Dona BEATRIX.

Et vous ferez fort bien.

D. FELIX *à part.*

Sa folie est complette, il n'y manque plus rien.

JACINTE *bas à Dona Beatrix.*

Madame, j'aperçois, je crois, votre beau-pere.

Dona BEATRIX *à Jacinte.*

Comment ? Il est ici ? Bon Dieu ! Qu'y vient-il faire ?
Sa gothique figure y réussira mal.
Un Caton à la cour est un triste animal.
Mais il faut cependant lui faire politesse.

(à Dona Clarice.)

Aux gens qu'on hait le plus on fait ici caresse :
Souvenez-vous-en bien ; car c'est-là le bon air.

(Elle court au devant de Dom Felix d'un air de joie & d'empressement.)

Le Seigneur Dom Felix a quitté ſon déſert ?
A-t-il pû ſe réſoudre à nous faire viſite ?
Qu'il ſoit le bien venu.

D. FELIX *voulant l'embraſſer.*

Madame....

Dona BEATRIX.

Je vous quitte
Pour paſſer chez l'Infante où je crois qu'il eſt jour.
Il faut que je me montre, & faſſe un peu ma cour.

D. FELIX *la retenant*

Rien ne preſſe. Souffrez que je vous entretienne.

Dona BEATRIX.

Ici j'occupe un rang qu'il faut que je ſoutienne,
Comme vous jugez bien. J'ai cent mille embarras.
On ſoupire par tout où l'on ne me voit pas.
On prend peu garde aux gens qui ſont ſans conſéquence.
Pour moi vous concevez quelle eſt la difference....

D. FELIX.

Préſumez un peu moins....

Dona BEATRIX.

Le rang & la faveur
Me donnent tant d'éclat, que l'on ſe fait honneur
De mes attentions ; & que chacun s'empreſſe....
Mais avant que je ſorte, il eſt bon que ma niéce
Vous offre ſes reſpects. Comme elle eſt de mon ſang ;
Fille de feu mon frere, & d'un aſſez haut rang
Pour devoir à la cour être conſiderée,
De ſon triſte couvent nous l'avons retirée
Pour corriger un peu ſon éducation ;
Elle ſe forme ici ſous ma direction.
Ses yeux ne diſent rien : C'eſt ce qui me déſole.

(*à part.*) D. FELIX.

Juſte Ciel ! Quel travers ! Elle eſt encor plus fole

(*à Dona Beatrix.*)

Que je ne le croyois. Vous ferez beaucoup mieux

De la cacher ici, que d'exercer ses yeux,
Leur silence sied bien dans un âge si tendre ;
Et peut-être trop-tôt ils se feront entendre.

Dona BEATRIX.

Oh! oh! De la morale ! A la cour ! Fruit nouveau !
Ce que vous dites-là, je le trouve fort beau.
J'estime la morale, & j'y suis très-sensible.
C'est contre l'insomnie un remede infaillible.
Votre fils tient de vous ; car c'est un beau diseur ;
Il est grand œconome, & grand moraliseur ;
De ses doctes sermons, je pourrai faire usage,
Si je puis quelque jour parvenir à votre âge.

D. FELIX.

Faut-il pour être sage attendre si long-temps ?

Dona. BEATRIX.

Nous quitterons la cour quand j'aurai soixante ans ;
Et pour lors....

D. FELIX

Croyez-moi, préparez-vous, Madame,
A la quitter plûtôt.

Dona BEATRIX.

Moi ?

D. FELIX.

Mon fils, ni sa femme ;
N'y vieilliront pas. Non ; j'ose vous l'assurer.

Dona BEATRIX.

En êtes-vous bien sûr ?

D. FELIX.

Je pourrois en jurer.

Dona BEATRIX.

Et vous feriez fort mal.

D. FELIX.

Et la raison de grace ?

Dona BEATRIX.

Je quitterai la cour, lorsque j'en serai lasse :
Et comme je m'y plais, & de plus m'y plairai ;
J'y vieillirai si bien, que j'y radoterai.

D. FELIX.

O ciel! Rien ne pourra?...

Dona BEATRIX *à Jacinte.*

Mes gens, mon équipage,
Sont ils prêts?

JACINTE.

Oui, Madame.

Dona BEATRIX.

Hé quoi, je n'ai qu'un page?
Mon écuyer? Ma suite?

JACINTE.

On vous attend dehors.

D. FELIX.

Puisque sur votre esprit on fait de vains efforts....

Dona BEATRIX.

Mais vraiment point du tout. Vous parlez à merveille;
Et moi, je fais toûjours tout ce qu'on me conseille
(*à Dona Clarice.*)
Quand cela me convient. Vous viendrez avec moi,
Et je vous placerai pour voir passer le roi.

D. FELIX

Si mes avis....

Dona BEATRIX *à Dona Clarice.*

Au moins soyez vive & brillante.

D. FELIX.

Mais...

Dona BEATRIX.

Seigneur Dom Felix, je suis votre servante.
J'écoute vos avis avec bien du plaisir;
Mais malheureusement je n'ai pas le loisir
D'y faire attention. Adieu; le tems me presse,
Car voici le moment d'entrer chez la princesse;
J'y vais tous les matins, & m'en fais une loi.
Clarice, votre bras. Jacinte suivez-moi.
Page, prenez ma robe; & que tout mon cortege
Empêche qu'en sortant la foule ne m'assiege.

SCENE VI.

D. FELIX *seul.*

Que mon fils est à plaindre ! Et quelle est ma douleur
De sentir que moi seul j'ai causé son malheur !
C'est moi qui me croyant plus prudent & plus sage
Que ce fils éclairé, conclus son mariage,
Et forçai son respect au triste engagement
Qui faisoit sa fortune, & qui fait son tourment.
Voici Dom Fernand. Ciel ! donne-moi plus d'empire
Sur cet ambitieux.

SCENE VII.

D. FELIX, D. FERNAND.

D. FERNAND *en entrant.*

Souffrez que je respire.
Je vous servirai tous n'en doutez nullement !
Mais trouvez-vous ce soir à mon appartement.
(*à Dom Felix.*)
Ah Seigneur vous-voici ! Je venois avec zéle
Annoncer à mon frere une grande nouvelle
Qui vous concerne.

D. FELIX.

Moi ?

D. FERNAND.

Vous-même ; & le prier
De vous faire au plûtôt dépêcher un courier.

D. FELIX.

Sur quoi ?

D. FERNAND.

Je viens pour vous d'obtenir une grace.
Le roi vous a fait grand de la premiére classe.

Votre arrivée ici me comble de plaisir,
Seigneur, & vous avez prévenu mon desir.
Nous irons chez le roi .... Mais, de grace, mon pere;
Pourquoi me montrez-vous un visage severe?
Je croyois mériter un accueil plus flatteur,
Et vous voir un peu plus sensible à cet honneur.

D. FELIX.

Je conviens avec vous que la faveur est grande
Mais qui vous a chargé d'en faire la demande?
Seroit-ce Dom Philippe?

D. FERNAND.

Il ne m'en a rien dit.

D. FELIX.

Pourquoi donc sans raison user votre crédit?

D. FERNAND.

Sans raison? Quand pour vous je prouve ma tendresse?

D. FELIX.

Hé! Que sert un grand titre à la haute noblesse?
Son éclat depend-t-il d'un rang si fastueux?

D. FERNAND.

Il honore vos fils, & se repand sur eux.

D. FELIX.

Ah! Du moins, malgré vous, je vous trouve sincere.
Il s'agissoit bien moins d'honorer votre pere,
Que de donner carriere à votre ambition,
Ecueil pernicieux! Funeste passion!
Votre crédit est grand, mais, mon fils, plus il brille;
Plus je le crains pour vous, & pour votre famille.
En vous toute la cour adore la faveur,
Vous croyez être aimé; mais au moindre malheur,
Cette foule d'amis que le crédit fait naître,
Vous la verrez, mon fils, tout à coup disparoître;
Vous vous trouverez seul; & vos adorateurs
Seront les plus ardens de vos persécuteurs.
Plus vous aurez monté quand vous étiez en place,
Plus ils seront charmez d'abaisser votre audace,
En se dédomageant par mille traits perçans,

D'avoir à vos défauts prodigué leur encens.

D. FERNAND.

Ne vous alarmez point. Je préviendrai la honte
De descendre jamais des grandeurs où je monte.
De degrés en degrés je saurai me hausser
Jusqu'à faire trembler qui voudra m'abaisser.
C'est l'unique moyen de fixer la fortune.
Monter d'un pied timide est d'une ame commune.
Quand le bonheur nous guide il faut suivre ses pas,
Et toûjours s'élever sans regarder en bas.
A mon ambition la carriére est ouverte :
Je prétends la remplir quand j'y verrois ma perte.
Plus le peril est grand, plus il est glorieux.
La fortune est toûjours pour les audacieux.
Mes services d'ailleurs m'ont mérité la gloire
D'être aimé de mon prince, & la grande victoire
Que sur nos ennemis je viens de remporter,
Abat mes envieux, & m'en fait redouter.
Ils se taisent du moins & sauvent l'apparence.

D. FELIX.

D'autant plus dangereux qu'ils gardent le silence.
Votre sécurité leur fait ouvrir les yeux,
Pour saisir le moment de vous surprendre mieux.
A leurs communs efforts vous êtes seul en butte.
Plus haute est la faveur, & plus prompte est la chûte.

D. FERNAND.

Vous ne m'effrayez point, & je sais les moyens
D'arrêter leurs projets & d'avancer les miens.
Mon frere est mon appui. Je le suis de mon frere.
Il fait tout; je puis tout. Quel est le téméraire
Qui se hazarderoit à nous faire tomber ?

D. FELIX.

Le moindre évenement vous fera succomber.
Il ne faut qu'un rapport pour causer votre perte.

D. FERNAND.

Quand tout le genre humain me feroit guerre ouverte,
Je ne tremblerois pas. Rien ne peut m'arrêter.

Et qui veut risquer tout n'a rien à redouter.

D. FELIX.

Ton audace est extrême, & te sera funeste.
Tu crois que je l'admire, & mon cœur la déteste;
Reprens le titre vain dont tu m'as revêtu,
Je brûle d'être grand, mais c'est par la vertu.
Livre-toi seul au moins à ta folle chimere,
Et permets la retraite à ton vertueux frere.
C'est l'unique faveur que j'exige de toi;
Et je vais, à genoux, la demander au roi.

SCENE VIII.

D. FERNAND *seul.*

JE me garderai bien d'appuyer sa foiblesse,
Et de prendre pour guide une froide vieillesse;
Qui ne reconnoît plus la magnanimité,
Et croit voir la vertu dans la timidité.
Non, ne nous livrons point à des frayeurs si vaines.
Le sang des Avalos bouillonne dans mes veines,
Et mon cœur échauffé de ses nobles ardeurs,
Ne peut fixer ses voeux qu'au faîte des grandeurs.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Dona BEATIX, JACINTE.

Dona BEATRIX.

AIde-moi, je te prie, à ranger mes idées.
Avec attention on nous a regardées.

Mais je ne puis juger si les regards du Roi
S'adressoient à ma niéce, ou s'adressoient à moi.

JACINTE.

Faut-il que je vous flatte, ou que sois sincére;
Je suis fille à deux mains, & ne veux que vous plaire?

Dona BEATRIX.

Je n'exige de toi que la sincérité.

JACINTE.

Je vais donc sans façon dire la verité.

Dona BEATRIX.

Je te crois pénétrante, & souvent je remarque
Que ce que tu prédis.....

JACINTE.

Notre jeune Monarque
Ne songe point à vous; non, Madame, à coup sûr;
Mais.....

Dona BEATRIX.

Vous vous oubliez, & le terme est trop dur.
J'aime la verité, pourvû qu'on l'adoucisse.

JACINTE.

Oh! Volontiers, Ma langue est à votre service.

Dona BEATRIX.

A tout ce que l'on dit il faut donner un tour
Qui prouve que l'on sait le jargon de la Cour,
Et qu'on peut faire prendre avec délicatesse
Aux traits les plus piquans, un air de politesse.

JACINTE.

Je savois tout cela; mais Madame m'a dit
De parler franchement.

Dona BEATRIX.

Quand on a de l'esprit
On ménage un peu mieux la gloire d'une femme.
Il falloit me répondre..... *Il est vrai que Madame*
Devroit charmer le Roi? mais..... Ce prélude-là
Eût fait passer le reste. Entendez-vous cela?
Voilà ce que du monde on appelle l'usage.

JACINTE.

Je n'aurai pas de peine à parler ce langage ;
Car naturellement notre ſexe eſt porté
A ne pas affecter trop de ſincérité.

Dona BEATRIX.

Notre ſexe a raiſon. La ſincerité bleſſe ;
Elle paſſe à la Cour pour une impoliteſſe ;
Pour un manque de monde & d'éducation.
Faites votre profit de cette inſtruction.

JACINTE.

N'en doutez point, Madame ; & perſonne, j'eſpere,
Ne ſe plaindra jamais que je ſois trop ſincére.

Dona BEATRIX.

Il faut l'être avec moi quand je l'exige ainſi ;
Mais d'un certain ton....

JACINTE,

Oüi, d'un ton bien radouci.

Dona BEATRIX.

Qui marque en même-tems le reſpect & la crainte.

JACINTE.

Mais vous même pourtant vous dites ſans contrainte
Tout ce que vous penſez ; même devant le Roi.
Dom Philippe s'en plaint.

Dona BEATRIX.

Me convient-il à moi,
Dans le rang où je ſuis, de peſer mes paroles ?
Je me tiens au-deſſus de ces égards frivoles ;
Ils conviennent aux gens qui veulent s'avancer ;
Moi, je puis dire tout ſans m'en embarraſſer.

JACINTE.

J'en conviens, & d'ailleurs votre crédit augmente
A chaque inſtant.

Dona BEATRIX.

Comment ?

JACINTE.

Votre niéce eſt charmante ;
Et ſes attraits naiſſans vont faire du fracas,
Je vous en avertis. Je ſai que vos appas

Sont cent fois plus piquans que ceux de votre niéce;
Dont le plus grand merite est un air de jeunesse,
De candeur, d'innocence, & de naïveté;
Au lieu que vous avez un air de Majesté,
Et que vous possedez ces graces délicates .....

Dona BEATRIX.

Courage, mon enfant; je sens que tu me flattes;
Mais tu me fais plaisir.

JACINTE.

En un mot, vos attraits
Doivent lancer par tout d'inévitables traits;
Mais....

Dona BEATRIX.

Acheve.

JACINTE.

Du Roi l'ame préoccupée
Panche pour votre niéce, ou je suis fort trompée.

Dona BEATRIX.

A te dire le vrai, j'en ai quelque soupçon;
Et quand il m'aimeroit, comme j'aurois raison
D'y prétendre, Jacinte; après tout, ma victoire
N'auroit point d'autre effet que de flatter ma gloire:
Et quoiqu'il soit charmant, son rang ni son pouvoir
Ne me feroient jamais manquer à mon devoir.
Pour ma niéce, elle est fille, & d'illustre naissance,
Et pourroit concevoir une haute esperance.

JACINTE.

Si j'osois m'expliquer.... je vous surprendrois bien;
Mais vous me permettrez de ne vous dire rien.

Dona BEATRIX.

Quoi tu sais quelque chose, & tu m'en fais mystére?

JACINTE.

C'est que d'un grand secret je suis dépositaire;
Mais on m'a défendu de vous le révéler,
Parce qu'on vous connoit un peu prompte à parler.

Dona BEATRIX.

Moi, Jacinte?

JACINTE.

Oüi, Madame, & j'en suis très-fâchée.
Vous savez à quel point je vous suis attachée ;
Ce défaut me désole, & je souffre, à mourir,
De savoir un secret, sans vous le découvrir.

Dona BEATRIX.

Je te promets, Jacinte, un présent magnifique,
Si tu veux me le dire.

JACINTE.

Avant que je m'explique,
Jurez-moi, s'il vous plaît, bien haut, bien clairement,
Que vous saurez vous taire.

Dona BEATRIX.

Oüi, je t'en fais serment.

JACINTE.

Sur-tout à Dom Fernand gardez-vous d'en rien dire ;
Car il craint que par vous le secret ne transpire ;
Et vous me perdriez dans son esprit.

Dona BEATRIX.

suffit.
Compte que j'oublierai ce que tu m'auras dit.

JACINTE.

Je crains fort ....

Dona BEATRIX.

Non, crois moi, quand je veux je suis fine,
Adroite, impénétrable ; & quoiqu'on s'imagine ....

JACINTE.

Je compte donc sur vous, & sur votre présent. *(Elle fait la révérence.)*

Dona BEATRIX.

Oüi, tu peux y compter ; viens au fait à présent.

JACINTE.

M'y voici. Vos soupçons sont bien fondés, Madame ;
Le Roi sent pour Clarice une si vive flamme,
Qu'il en perd le répos, & que de son amour
On le voit maintenant occupé nuit & jour.
Dom Fernand entretient cette flamme naissante ;
Et de Dom Fernand, moi, je suis la confidente.

Je porte la parole & les tendres écrits
Du Monarque amoureux, qui paroît bien épris.

Dona BEATRIX.

O Ciel! A quel dessein recherche-t'il m'a niéce?

JACINTE.

Comme s'il recherchoit une grande Princesse.
Il n'est rien où vos vœux ne puissent aspirer.

Dona BEATRIX.

Quelle heureuse nouvelle! Ah! Je vais expirer
Si l'on veut me contraindre à renfermer ma joïe.
Souffre qu'à mes amis mon transport se déploye.
Hé! Comment leur cacher un secret si charmant?

JACINTE, *se jettant à ses pieds.*

Madame, au nom du Ciel, gardez votre serment.
Vous devenez parjure en rompant le silence.

Dona BEATRIX.

Hé bien!... Il faudra donc me faire violence.
Ah! Quel plaisir j'aurois si j'osois m'exhaler!
Pour garder ton secret il n'en faut plus parler.

JACINTE.

Non, Madame. Traitons un point qui m'inquiéte.

Dona BEATRIX.

Et quel point?

JACINTE.

Votre époux songe à faire retraite;
Il veut quitter la Cour.

Dona BEATRIX.

Ce n'est pas d'aujourd'hui.

JACINTE.

Mais son pere prétend l'emmener avec lui;
Je vous en avertis.

Dona BEATRIX.

O Ciel! Sur cette affaire
Il faut que j'entretienne au plutôt mon beau-frere.
Va le voir de ma part, & dis-lui doucement
Qu'il vienne à mon secours dès ce même moment.

JACINTE.

J'y cours. Mais avec lui soyez très-circonspecte.

Dona BEATRIX.

Va tu t'apercevras combien je suis secrette.

SCENE II.

Dona BEATRIX *seule*,

CLarice jusqu'ici m'a caché son bonheur.
Mais elle vient. Il faut que je sonde son cœur ;
Elle est simple, ingénue, & de son innocence
J'attens de son secret l'entiére confidence.

SCENE III

Dona BEATRIX, Dona CLARICE,

Dona BEATRIX.

Qui cherchez-vous, ma niéce ?

Dona CLARICE.

Hélas ! je n'en sai rien.

Dona BEATRIX.

Vous paroissez rêveuse.

Dona CLARICE.

Oüi, je le suis.

Dona BEATRIX.

Fort bien.

Mais à quoi rêvez-vous ?

Dona CLARICE.

Je rêve à quelque chose

Qui me fait soupirer.

Dona BEATRIX.

Puis-je en savoir la cause,

Mon enfant ?

Dona CLARICE.

Non, ma tante ; on ne dit point cela.

Dona BEATRIX.

Ouvrez-moi votre cœur.

Dona CLARICE.

Nous n'en sommes pas là ;
Quand il en sera tems, vous saurez ma pensée.

Dona BEATRIX.

Oh, oh ! Pour un enfant vous êtes avancée.
Vous savez, quand il faut, ou vous taire, ou parler ?

Dona CLARICE.

Mais ... J'étudie un peu l'art de dissimuler.
Car on dit qu'à la Cour cet art est nécessaire
Et qu'on n'y brille pas quand on est trop sincére.

Dona BEATRIX.

Comment donc ? De l'esprit ? De la réflexion ?
Je vous connoissois mal. A quelle occasion
Me dites-vous cela ? Vous êtiez si naïve ?
Vous lassez-vous de l'être ?

Dona CLARICE.

Oüi, Par ce qui m'arrive ;
Je vois qu'il faut ici cacher ses sentimens,
Etre contre soi-même en garde à tous momens,
Ecouter sans rien croire, & parler sans rien dire.

Dona BEATRIX.

Vous soupirez, je pense ?

Dona CLARICE.

Hélas ! Oui, je soupire ;
Et j'en ai bien sujet.

Dona BEATRIX.

Ce langoureux propos
Marque que votre cœur n'est pas trop en répos.
Ce trouble a sûrement quelque cause secrette :
Allons, dites-la moi ; car je suis très-discrette.

Dona CLARICE.

Ma tante ; on dit que non.

Dona BEATRIX.

Belle ingenuité !

Dona CLARICE.

Excusez si je parle avec sincerité.

Dona BEATRIX.

Brisons sur ce sujet. Qu'est-ce qui vous tourmente ?
Il faut me l'avoüer.

Dona CLARICE.

Je n'oserois, ma tante.

Dona BEATRIX.

Comment vous n'oseriez ? Oh bien ! Je prétens, moi ;
Que vous l'osiez.

Dona CLARICE.

Je sai tout ce que je vous doi.
Mais peut-être irez-vous révéler ma pensée.
J'en mourrois de dépit.

Dona BEATRIX.

Non, je suis trop sensée.
Je sai ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.
Parlez à cœur ouvert.

Dona CLARICE.

Hé bien, j'y vais tâcher.
Mais interrogez-moi, je serai moins honteuse.

Dona BEATRIX.

Toutes ces façons-là me rendent curieuse.
Connoissez-vous quelqu'un que vous aimiez à voir ;
Qui touche votre cœur ? Qui sache l'émouvoir ?

Dona CLARICE, *en soupirant.*

Oüi, ma tante.

Dona BEATRIX.

Fort bien. Et ce quelqu'un, ma niéce ;
Est-il digne de vous, & de votre tendresse ?

Dona CLARICE.

Il feroit mon bonheur, si je faisois le sien ;
Mais j'ai crû qu'il m'aimoit, & je n'en croi plus rien.

Dona BEATRIX.

Vous vous trompez, Clarice, il vous est très-fidéle;

Dona CLARICE.

Vous vous trompez vous-même. Il me trouvoit si belle !
J'en étois si flattée ! Et quelle est ma douleur
De voir que l'inconstant m'a dérobé son cœur !
Heureusement pour moi j'ai sû, malgré moi-même ;
Jusques à cet instant lui cacher que je l'aime :
Non, il n'en saura rien, & j'en ai fait serment.

Dona BEATRIX.

Vous avez tort.

Dona CLARICE.

Pourquoi ?

Dona BEATRIX.

J'apprens dans ce moment
Que son cœur tout à vous brûle d'avoir le votre.

Dona CLARICE.

S'il m'aimoit pourroit-il me parler pour un autre ?

Dona BEATRIX.

Pour un autre ?

Dona CLARICE.

Oüi, l'ingrat veut que j'aime le Roi ;
Il m'en parle à toute heure. Hé ! Dépend-il de moi
D'aimer, de n'aimer plus ? Je le croyois sincére ;
Mais c'est pour me tromper qu'il a voulu me plaire.

Dona BEATRIX.

Je ne vous entens plus. Quel est cet inconstant
Qui parle pour un autre, & que vous aimez tant ?

Dona CLARICE.

Hé mais ... C'est Dom Fernand.

Dona BEATRIX.

Dom Fernand ! Ciel ! Qu'entens-je ?
Vous me faites ici l'aveu le plus étrange
Que l'on ait jamais fait.

Dona CLARICE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?
Dom Fernand est aimable.

Dona BEATRIX.

Oüi, je conviens qu'il l'est :

Mais je sai que le Roi vous aime, vous adore.
Et comment Dom Fernand peut-il vous plaire encore ?

Dona CLARICE.

Il me plaira toujours.

Dona BEATRIX.

Je vous garantis, moi;
Qu'il ne vous plaira plus; & je veux que le Roi
Occupe tout entier ce petit cœur bizarre,
Qui, sans me consulter s'abandonne & s'égare
Jusqu'à vouloir au Roi préferer Dom Fernand.
Le plaisant heroïsme! Ah! C'est bien maintenant....
Je mourrois de douleur, s'il savoit la foiblesse
Que vous avez pour lui. Combattez-la sans cesse,
Et prenez soin sur-tout de la lui bien cacher.
Il vient. Contraignez-vous.

SCENE IV.

D. FERNAND, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

Dona BEATRIX, *à Dom Fernand.*

Vous veniez me chercher.
Sans doute ?

D. FERNAND.

Oui, Madame, & j'apprens par Jacinte....

Dona BEATRIX.

Je suis dans des frayeurs....

D. FERNAND.

Bannissez toute crainte.
Dom Philippe & mon pere ont fort pressé le Roi,
Heureusement pour nous il n'écoute que moi.
Ils ont fait l'un & l'autre une démarche vaine.
Mon frere restera; soyez-en bien certaine.

Dona BEATRIX.

Que vous me ravissez!

D. FERNAND, *bas à Clarice.*

Ne pourrois-je un moment
Vous parler en secret ?

Dona BEATRIX, *à D. Fernand.*

Quoi ! Serieusement ?
Dom Philippe demande à sortir de sa place ?

D. FERNAND.

Oui, Madame.

Dona BEATRIX.

Le lâche !

D. FERNAND.

Il n'est rien qu'il ne fasse
Pour en venir à bout. Mais il n'obtiendra rien. (*bas à Clarice.*)
Le Roi veut avec vous avoir un entretien,

Dona BEATRIX, *à D. Fernand.*

Que lui dites-vous-là ?

D. FERNAND.

Moi ? Rien. Je me retire.

Dona BEATRIX.

Je voi que vous avez quelque chose à lui dire.

D. FERNAND.

Nullement, je venois pour vous calmer l'esprit,
Vous voilà rassurée, & cela me suffit.

Dona BEATRIX.

Non, Seigneur, vous aviez ici quelqu'autre affaire.

D. FERNAND.

Sur quoi le croyez-vous ?

Dona BEATRIX.

Mon Dieu, que de mystére !
Vous venez pour Clarice, & je sai le sujet
Qui vous améne. En vain vous faites le discret.

D. FERNAND.

Madame, je ne sai ce que vous voulez dire.

Dona BEATRIX.

Vous croyez m'imposer, & c'est ce que j'admire ;
Mais sachez qu'il n'est rien qui me puisse échapper,
Et qu'on est bien adroit quand on peut me tromper,

D. FERNAND, *à Dona Clarice.*

Vous avez donc parlé ?

Dona BEATRIX.

Point du tout. C'eſt Jacinte;
Elle m'a miſe au fait. Ainſi plus de contrainte.
Tenons ici conſeil, & prenez mes avis;
Tout n'en ira que mieux, quand ils ſeront ſuivis.
Vous voilà conſterné !

D. FERNAND.

J'ai bien ſujet de l'être.

Dona BEATRIX.

Pourquoi ?

D. FERNAND.

Vous me perdrez dans l'eſprit de mon maître;
Si vous dites un mot avant qu'il en ſoit tems.

Dona BEATRIX.

Seigneur, je ſais garder des ſecrets importans.
Je pourrois m'échaper ſur quelque bagatelle,
Pour cet affaire-ci, ſi quelqu'un la révele,
Ce ne ſera pas moi, n'ayez plus de frayeur.

D. FERNAND.

Madame, ſongez-y : votre propre bonheur
Va dépendre de vous.

Dona BEATRIX.

Vous verrez ma prudence;
Mettez-moi hardiment dans votre confidence.

D. FERNAND.

Puiſque vous ſavez tout, je me tairois en vain.
Sûr de ce que je puis, je forme un grand deſſein
Pour Clarice. Je ſçais à quel point le roi l'aime.
On peut tout eſpérer de ſon ardeur extrême.
Mais pour hâter l'effet de cette paſſion,
Il faut parler agir avec précaution,
Prévenir tout obſtacle, & diſpoſer mon frere;
Car c'eſt lui que je crains.

Dona BEATRIX.

Il nous ſeroit contraire ?

D. FERNAND.

Peut-être. Je connois ſa façon de penſer.

Dona BEATRIX.

Il nous ſecondera, loin de nous traverſer;
J'en répons. Pour Clarice, elle eſt ſous ma tutelle;
Elle doit m'obéïr; je répons auſſi d'elle.

Dona CLARICE *à D. Fernand.*

Où me conduiſez-vous?

D. FERNAND.

Au comble des grandeurs.
Le ſort va, ſur nous tous, épuiſer ſes faveurs.
N'allez pas vous piquer d'une vaine prudence.

Dona BEATRIX.

Quoi! vous la ſoupçonnez de cette extravagance?

D. FERNAND.

Quand la fortune s'offre, on doit en profiter;
Et tant qu'elle nous porte, il faut toûjours monter.

Dona BEATRIX *avec transport.*

Je vole, je m'éleve, & je ſuis dans les nuës.
(*à Dona Clarice.*)
Juſques au firmament nous voilà parvenuës,
Mon enfant. Quel éclat! Je ſens en ce moment
Une eſpéce d'extaſe & de raviſſement.
Mais animez-vous donc, & paroiſſez ſenſible.
A cet eſſor brillant....

Dona CLARICE.

Cela m'eſt impoſſible.

Dona BEATRIX.

Et par quelle raiſon?

Dona CLARICE.

C'eſt que ce que j'apprens
Ne m'émeut point du tout.

Dona BEATRIX.

Ces airs indifferens
Vous conviennent fort bien! Comment? Le roi vous aime;
Et vous?...

D. FERNAND.

Parlez plus bas.

Dona BEATRIX.

Je suis hors de moi-même ;

(*Parlant d'un ton encore plus élevé.*)

On veut la faire reine ; & . . . .

D. FERNAND.

L'on vous entendra ;

Oubliez ce projet.

Dona BEATRIX.

Hé bien, on l'oubliera.

Mais vous ne sentez pas jusqu'où va sa folie ;
Ni quel est le sujet de sa mélancolie.
C'est qu'elle a dans le cœur une inclination,
Et se pique déja de belle passion.

D. FERNAND *à Dona Clarice.*

Vous, Madame ?

Dona CLARICE *à Dona Beatrix.*

Ma tante, épargnez moi, de grace.

Dona BEATRIX.

Non, non, dans votre cœur je vois ce qui se passe.

Dona CLARICE.

Il ne s'y passe rien.

Dona BEATRIX.

Vous dépendez de moi.

Dona CLARICE.

Oui, ma tante.

Dona BEATRIX.

Et je veux que vous aimiez le roi . . .

Et non pas Dom Fernand.

D. FERNAND. *à Dona Beatrix.*

Qui peut vous faire croire

Qu'elle m'aime ?

Dona BEATRIX.

Hé ! Seigneur, je sais toute l'histoire

Don FERNAND.

Par qui ?

Dona BEATRIX

Par elle même ; & très-distinctement
Elle s'est plainte à moi du peu d'empressement
Que depuis quelques jours vous témoigniez pour elle ;
Tandis que pour le roi vous aviez tant de zéle.
Que vous dirai-je enfin ? Un prince, auprès de vous
Lui paroît méprisable.

D. FERNAND *à part.*

O triomphe trop doux !

(*à Dona Clarice.*)

Me dit-on vrai, Madame ?

Dona CLARICE *à part.*

Hélas

Dona BEATRIX.

Elle soupire ;
Et vous entendez bien ce que cela veut dire.

D. FERNAND *à part.*

Je ne ne l'entens que trop. Que je serois heureux ;
Si l'amour pouvoit seul contenter tous mes vœux !

(*à Dona Clarice.*)

Madame, je n'ai point la vanité de croire
Que vous veuilliez pour moi renoncer à la gloire
Où vos divins appas peuvent vous élever.
Quand l'amour le voudroit, il faudroit le braver.
Songez qu'un roi vous aime ; un roi, dont la tendresse
Auroit de quoi charmer la plus grande princesse :
Sa personne, son rang, tout vous parle pour lui.

Dona BEATRIX.

Et moi, je parle aussi. Je prétens qu'aujourd'hui
Vous brilliez à ses yeux, & lui fassiez connoître
Qu'il est autant aimé qu'il mérite de l'être.
Venez, belle indolente. Avant de vous montrer,
Des plus riches atours, je m'en vais vous parer

(*Dona Clarice, en sortant, jette un regard triste & tendre sur Dom Fernand.*)

SCENE V.

D. FERNAND *seul.*

OU suis-je ? Vous m'aimez adorable Clarice ;
Mais en comblant mes vœux vous faites mon supplice.
Je croyois aimer seul ; & sur ma passion
Je donnois la victoire à mon ambition,
Et l'amour par l'aveu qu'il me force de croire ;
Veut sur l'ambition remporter la victoire ;
Il le veut. Mais en vain il ose le tenter,
Et, quoiqu'il m'ait surpris, il ne peut me domter.
Est-ce à moi de sentir & ses feux & ses flammes ?
L'amour ne doit regner que sur de foibles ames ;
Et la mienne est d'un ordre, & trop noble, & trop grand
Pour se soumettre aux loix d'un si lâche tyran.
O noble ambition ! Tu seras la plus forte ;
Et sur tous mes désirs ton interêt l'emporte.
C'est mon plus cher objet, c'est mon unique loi ;
Et toute autre foiblesse est indigne de moi.

SCENE VI.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. FERNAND.

VOus venez à propos. J'allois chez vous, mon frere.

D. PHILIPPE

J'allois chez vous aussi. Car il est nécessaire
Que nous ayons ensemble un entretien secret.
Mon pere vous a dit . . .

D. FERNAND.

Brisons sur ce sujet.
Je viens vous proposer deux projets magnifiques ;
Dignes d'être admirez des plus grands politiques.

Aux postes éclatans c'est peu de parvenir,
Mon frere; le grand art est de s'y maintenir.
Comment s'y maintient-on? Par des appuis durables.
Or, j'en voi deux pour nous qui sont inébranlables,
Et dont je me tiens sûr pour peu que vous m'aidiez.
Le voulez-vous?

D. PHILIPPE.

J'attens que vous vous expliquiez;
Et si votre projet n'est point une chimere....

D. FERNAND.

Moi chimérique? Moi?

D. PHILIPPE.

Passons, passons, mon frere;
Je me défie un peu de votre ambition.
Mais nous n'entrerons point en explication.
Venez au fait.

D. FERNAND.

J'y viens. Mais trêve de sagesse:
Moins de raisonnement, & plus de hardiesse.
Nous gouvernons tous deux. Quoique nous hazardions;
Nous pouvons tout, pourvû que nous nous entendions.

D. PHILIPPE.

Voyons.

D. FERNAND.

Vous en ferez bien-tôt l'expérience.
Je médite, mon frere, une double alliance.
La premiére, pour vous; la seconde, pour moi.
Je serai le beau-frere; & vous l'oncle du roi.
Vous paroissez surpris?

D. PHILIPPE.

Ce que je viens d'entendre;
Avouez-le vous-même, a lieu de me surprendre.
Moi, l'oncle de mon maître? Et vous; son beau-frere?

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Vous avez pû former ce projet inoui?

D. FERNAND.

Pourquoi non ?

D. PHILIPPE.

Pourquoi non ? La question est belle !
Mon frere savez-vous comment cela s'apelle ?

D. FERNAND.

Un projet noble & grand.

D. PHILIPPE.

Un projet insensé,
Auquel un bon esprit n'auroit jamais pensé.

D. FERNAND.

Et si je vous prouvois que rien n'est plus facile.

D. PHILIPPE.

Si vous me le prouviez, vous seriez bien habile.

D. FERNAND.

Nous reviendrons à vous. Parlons de moi d'abord.
Vous savez qu'aujourd'hui le connêtable est mort.

D. PHILIPPE.

Cette perte ne peut être assez déplorée
Par le roi, par l'état....

D. FERNAND.

La perte est réparée :
J'ai demandé la charge ; & j'en suis revêtu.

D. PHILIPPE.

A votre âge ? Bon Dieu !

D. FERNAND.

L'âge, c'est la vertu,
Le courage ; & non pas le nombre des années.

D. PHILIPPE.

Mais....?

D. FERNAND.

Les possessions que le roi m'a données,
Formeront désormais une principauté
Que je fais ériger en souveraineté.
Me voilà prince, enfin ; & l'éclat dont je brille,
Raprochera de moi l'Infante de Castille.

D. PHILIPPE.

Elle? Connoissez-vous sa fierté, sa hauteur?

D. FERNAND.

Oui: mais l'amour peut tout & parle en ma faveur.
Vous ne me croyez pas; mais croyez-en l'Infante;
Ou plutôt ce billet, qu'écrit sa confidente.

(Il lui presente une lettre.)

D. PHILIPPE *lit.*

J'avois fait jusqu'ici des efforts superflus
Pour vous prouver mon zéle extrême:
Enfin, j'ai réussi; la princesse vous aime.
L'orgueil combat encor; mais ne le craignez plus.

D. FERNAND.

Vous êtes étonné? Suis-je si chimerique?
Sur ce qui vous regarde, il faut que je m'explique
A présent. Vous savez que dès le premier jour
Votre niéce Clarice a fait bruit à la cour;
Que sa rare beauté frappe, saisit, enchante;
Que sa taille est divine, & sa voix ravissante;
Que ses yeux...

D. PHILIPPE.

Ils sont beaux; mais demeurons-en là.
Et que concluez-vous enfin de tout cela?

D. FERNAND.

Que le roi l'aime

D. PHILIPPE.

Ensuite?

D. FERNAND.

Et qu'en un mot j'espere
La lui faire épouser.

D. PHILIPPE.

Est-ce tout?

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Mon frere,
Je répons en trois mots; & quoique très-concis,

Moi

Mon discours sûrement sera clair & précis.

D. FERNAND.

J'écoute.

D. PHILIPPE.

Votre idée à l'égard de l'Infante
Est plus que téméraire, elle est extravagante.

D. FERNAND.

Mon frere !...

D. PHILIPPE.

Je l'ai dit & je ne m'en dédis point,
Quoiqu'il puisse arriver. Et quant au second point,
Ma réponse sera pour le moins aussi nette.
Un roi ne doit jamais épouser sa sujette,
De quelque illustre sang qu'elle puisse sortir.
L'interêt de l'état n'y sauroit consentir.
Comme cet interêt m'est plus cher que ma vie;
Je souffrirai plutôt qu'elle me soit ravie,
Que de porter mon prince à se déshonorer.

D. FERNAND.

Quoi donc? Contre vous-même ainsi vous déclarer?
Clarice est votre niéce.

D. PHILIPPE.

Et fût-elle ma fille,
Dois-je sacrifier mon maître à ma famille?
Non, il n'en sera rien. Vous me pressez en vain,
Et je veux prévenir ce funeste dessein.
D'ailleurs vous qui croyez être un grand politique;
Nous immolerez-vous à la haine publique?
Car vous risquez ici plus que vous ne pensez;
Et nous sommes perdus, si vous réussissez.

D. FERNAND.

Quelle indigne frayeur? Un mot va vous confondre.
Je suivrai mes desseins, & j'ose vous répondre
Qu'ils auront le succès que je m'en suis promis,
Dussions-nous, vous & moi, devenir ennemis.
Qu'un héroïsme vain cesse de vous séduire.
Vous êtes mon ouvrage, & je puis le détruire.
Adieu; songez-y bien.

SCENE VII.

D. PHILIPPE *seul.*

Tu crois m'intimider ;
Mais pour te traverser je vais tout hazarder.
Je veux rendre à l'état cet important service
En dépit ....

SCENE VIII.

D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

Ah ! Seigneur, une étoile propice
Vous améne vers moi. Vous ne pouviez jamais
Me trouver plus d'ardeur à conclure la paix.
Pour la mieux cimenter & couronner l'ouvrage ;
Je reviens au projet du double mariage,
Si le roi d'Arragon y pense absolument.

D. LOUIS.

Oui. Mon instruction m'ordonne expressément
De demander pour lui l'Infante de Castille.
Pour la sœur de mon maître, elle a chargé ma fille
De tous ses interêts. L'Infante d'Arragon
Lui donne plein pouvoir de traiter en son nom ;
Pouvoir autorisé, confirmé par son frere.

D. PHILIPPE.

Par quel motif ?

D. LOUIS.

Il sait qu'elle a l'ame trop fiere,
Le cœur trop délicat, pour accepter un roi,
A qui l'interêt seul engageroit sa foi ;
Et que pour l'épouser il faudra qu'elle l'aime.
C'est ma fille, Seigneur, comme une autre elle-même ;

Qui seule a le pouvoir de la déterminer
A refuser sa main, ou bien à la donner.
N'en soyez point surpris. De notre aimable Infante;
Ma fille fut toûjours l'unique confidente,
La plus intime amie; ainsi sa volonté
Va nous faire signer ou rompre le traité.

D. PHILIPPE.

Une telle puissance est rare & merveilleuse;
Et rend mon entreprise incertaine, épineuse.

D. LOUIS.

Moi, j'ose en esperer un très-heureux effet.
Ma fille vous attend dans votre cabinet
Pour traiter avec vous; mais ne veut rien conclure
Sur le roi votre maître, avant que d'être sûre
Qu'il ressemble au portrait qu'on en fait en tous lieux.

D. PHILIPPE.

C'est un prince accompli. Ses augustes ayeux
N'ont rien fait de si grand, qu'il n'efface ou n'égale.

D. LOUIS.

Je le sai. Mais, Seigneur, on craint qu'une rivale
N'ait déja prévenu son inclination.
Nous connoissons l'Infante. Elle a l'ambition
De plaire uniquement à l'époux qu'on lui donne;
Et souhaite son cœur bien plus que sa couronne.

D. PHILIPPE.

Elle aura l'un & l'autre; & je les lui promets.
Entrons pour discuter nos divers intérêts:
Et de mon cabinet nous irons chez mon maître;
Afin que votre fille ait le tems de connoître
Qu'il est digne des vœux de la sœur d'un grand roi;
Et que tout l'univers doit penser comme moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE, D. LOUIS.

D. LOUIS.

POURQUOI si brusquement rompre la conference,
Madame, où fuyez-vous ?

L'INFANTE.

Seigneur, la déférence,
Le respect, que pour moi vous faites éclater,
Trahit notre secret ; & je dois éviter
Un ministre éclairé, prêt à me reconnoitre.

D. LOUIS.

Hé qu'importe ? Le roi, votre frere & mon maître,
Madame, m'a permis de lui tout déclarer,
Si dans nos interêts je pouvois l'attirer.
Je viens de me convaincre, & vous voyez vous-même
Qu'il veut les embrasser avec un zéle extrême ;
Et je puis maintenant avec juste raison,
Lui découvrir en vous l'Infante d'Arragon.

L'INFANTE.

Me déclarer si-tôt à la cour de Castille ?

D. LOUIS.

Pour tout autre que lui, soyez encor ma fille.
Dom Philippe est discret, & sa rare vertu...

L'INFANTE.

Cruelle politique à quoi m'engages-tu ?
Où m'as-tu fait venir ?

D. LOUIS.

Dans nos tristes allarmes
Notre unique ressource est celle de vos charmes,
Ils feront plus pour nous que mes efforts pressans.

Mon maître s'eſt flatté qu'ils ſeront tout puiſſans ;
Et qu'un jeune monarque y devenant ſenſible,
Sur l'accord propoſé ſeroit moins inflexible.
C'eſt moi qui ſuggerai ce projet hazardé :
Le beſoin l'exigeoit, il a perſuadé.
Ne nous condamnez point ; par un ſort trop funeſte ;
Votre ſecours, Princeſſe, eſt le ſeul qui nous reſte.
Si vous nous en privez, votre frere périt.
Faites agir pour lui tant d'attraits, tant d'eſprit ;
Dont le ciel bienfaiſant orna votre naiſſance.
Quelquefois le peril fait taire la prudence.

L'INFANTE.

Je ne le vois que trop. Mais il faut, tôt ou tard ;
Qu'on ſçache qui je ſuis, & je cours le hazard
De me voir en ces lieux injuſtement blâmée.

D. LOUIS.

De ce ſcrupule vain ceſſez d'être alarmée.
Nous prendrons tout ſur nous pour vous juſtifier ;
Quand le traité conclu pourra ſe publier.
Mais cachez pour un tems le beſoin qui nous preſſe.
Si vous vous declarez, dites toujours, Princeſſe,
Que vouz avez riſqué de venir en ces lieux
Pour connoître le roi, pour le voir de vos yeux ;
Pour l'épouſer par choix, & non par politique.
Ce diſcours ſpecieux tiendra de l'héroïque ;
Je connois cette cour, il y réuſſira ;
Et loin de vous blâmer, on vous admirera.

SCENE II.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE, *à l'Infante.*

VOus me fuyez en vain. Toute votre prudence
Ne ſauroit me cacher votre illuſtre naiſſance.
Cont traits marquez, cet air, & ſi noble & ſi grand ;

M'informent, malgré vous, de votre auguste rang.

D. LOUIS.

Oui, Seigneur vous voyez une jeune Princesse,
Pour qui le Roi son frere a porté sa tendresse
Jusques à consentir, après de longs refus,
Que les soupirs, les pleurs ont rendu superflus,
Qu'elle vint avec moi sous le nom de ma fille,
Demeurer quelques jours à la Cour de Castille.
Ce mistére est nouveau, mais si bien concerté,
Que jusques à présent il n'a point éclaté.

L'INFANTE, *à D. Philippe.*

D'avance, vous savez le motif qui m'engage
A ce pas délicat. Par un barbare usage,
Des filles de mon rang on oblige la foi,
Sans consulter leur cœur. A cette dure loi
J'ai voulu me soustraire, en jugeant par moi-même
Si le Roi votre maître est digne que je l'aime,
Craignant de m'abuser sur les rapports flatteurs
Qui nous viennent souvent par nos Ambassadeurs.

D. PHILIPPE.

Ce projet me surprend, mais il est héroïque;
J'y vois, de vos vertus, une preuve autentique:
Et, vouloir que la main soit un présent du cœur,
C'est chercher dans l'himen le souverain bonheur.
Princesse, en m'honorant de votre confiance,
De ma discrétion faites l'experience.
L'interêt de l'Etat à mes soins confié,
Se trouve avec le votre étroitement lié.
J'ose vous l'avoüer avec cette franchise,
Qui d'abord sembleroit ne m'être pas permise,
Mais que je crois devoir à votre illustre sang.
Je vous aiderai même à cacher votre rang,
Mais sans porter trop loin votre délicatesse,
Qui promet à mon maître une extrême tendresse...

SCENE III.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS, Dona BEATRIX, JACINTE.

Dona BEATRIX, *à Jacinte.*

QU'à mes ordres, Jacinte, on fasse attention.
Vîte, dépêchez-vous.

SCENE IV.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS, Dona BEATRIX.

D. PHILIPPE, *à Dona Beatrix.*

Quelle indiscrétion!
Quoi! Ne voyez-vous pas?....

Dona BEATRIX.

J'appelle tout le monde,
Je vais, je viens, je cours, & nul ne me seconde.
Je n'en puis plus. Mon soin met tout en mouvement;
Et vous, vous demeurez ici tranquillement.

D. PHILIPPE.

Mais devant Dom Loüis soyez moins turbulente.

Dona BEATRIX, *à D. Loüis.*

Ah! Pardonnez, Seigneur; une affaire importante
M'occupe tellement que je ne pensois pas....
(*à l'Infante*)
Et vous aussi, Madame; excusez l'embarras....

L'INFANTE.

Ah! Madame....

Dona BEATRIX.

En courant, souffrez qu'on vous embrasse.

L'INFANTE.

Vous me faites honneur.

Dona BEATRIX, *à D. Philippe.*

Vous êtes tout de glace,
Quand il faut ....

D. PHILIPPE.

Hé! Cessez ....

Dona BEATRIX, *à l'Infante.*

Demain j'irai vous voir,
Et je veux avec vous causer jusques au soir.
Je ne puis maintenant vous dire une parole;
Je suis dans une joye! ...... Oh! J'en deviendrai folle.

D. PHILIPPE, *à Dona Beatrix.*

Mais quel est le sujet de ce bruyant transport?

Dona BEATRIX.

Vous ne le savez pas?

D. PHILIPPE.

Moi? Non.

Dona BEATRIX.

Vous avez tort,
C'est vous qui, sûrement, auriez dû me l'aprendre.
Voulez-vous que le Roi vienne ici nous surprendre,
Sans être préparez à le recevoir?

D. PHILIPPE.

Quoi?
Que nous dites-vous?

Dona BEATRIX.

Mais, je vous dis que Roi
Va venir à l'instant, & qu'il nous l'a fait dire.

D. PHILIPPE, *à part.*

Qu'entens-je? Juste Ciel!

D. LOUIS.

Seigneur, je me retire.
(*à l'Infante.*)
Ma fille, venez-vous?

L'INFANTE.

Moi? Non, je vais rester.

Dona BEATRIX, *à l'Infante.*

Oui, oui, restez ici ; je vais vous présenter.

D. PHILIPPE, *à part.*

Autre imprudence. Il vient, sans doute, pour ma niéce ;
Tout va se découvrir aux yeux de la Princesse.

[*à l'Infante.*]

M'en croirez-vous, Madame, il n'est pas encor tems
Que vous voyez le Roi ; differez.....

L'INFANTE.

Non, j'attens
Qu'il paroisse en ce lieu.

D. PHILIPPE.

Mais je crains.....

L'INFANTE.

Hé! De grace,
Souffrez, sans differer, que je me satisfasse.
L'instant est favorable, & j'en dois profiter.

D. PHILIPPE.

Puisque vous le voulez, je n'ose y résister.
Pour recevoir mon maître, il faut que je vous quitte ;

(*à part.*)

Et mon devoir m'y force. O fatale visite !

SCENE V.

L'INFANTE, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

VOus allez voir un Prince accompli de tout point :
Et pour moi, j'avoüerai que je ne le voi point
Sans quelque émotion. Sa figure est charmante ;
Il a dans le regard une langueur touchante
Qui frappe, qui saisit, & qui va jusqu'au cœur.
Celle qu'il fera Reine aura bien du bonheur.

L'INFANTE.

En sa faveur, peut-être, êtes-vous prévenuë ?

Dona. BEATRIX.

Vous le ferez de même à la premiere vûë.

L'INFANTE.

Sa visite chez vous ne doit plus m'étonner,
Il vous cherche, sans doute ?

Dona BEATRIX.

On en va raisonner;
Comme vous jugez bien; & sans m'en faire accroire;
J'aurais quelque raison de m'en donner la gloire.
Mais non, de cet honneur je ne suis point l'objet;
Et le Roi vient ici pour un autre sujet.

L'INFANTE.

Pourriez-vous me le dire ?

Dona BEATRIX.

Ah ! Je suis trop discrette.
Si vous me promettiez pourtant d'être secrette....

L'INFANTE.

Oui

Dona BEATRIX.

Je n'aime rien tant que la discrétion.
Elle est essentielle en cette occasion.
Vous saurez donc.... Mais non, j'ai juré de me taire;
L'affaire est délicate, & c'est un grand mystére.

L'INFANTE.

Si vous avez juré, je me garderai bien....

Dona BEATRIX.

Mais je croi qu'avec vous je ne risquerai rien;
Vous m'inspirez d'abord un fond de confiance....
Au moins promettez-moi de garder le silence.

L'INFANTE.

Quoi ! Vous vous défiez ?....

Dona BEATRIX.

Non; je puis vous parler;
Et m'ouvrir avec vous, sans rien dissimuler.
(à demi bas, & confidemment.)
Le Roi ne vient ici que pour y voir ma niéce,
Dont il est amoureux.

L'INFANTE, *vivement.*

Il auroit la foiblesse

De s'abaisser au point ?....

Dona BEATRIX.

S'abaisser, dites-vous ?

Le Roi peut, sans rougir, devenir son époux.

Elle est d'un sang......

L'INFANTE, *à part.*

Qu'entens-je ? Elle me désespere.

Dona BEATRIX.

Quoi don ? Ce que je dis vous met-il en colere ?

L'INFANTE, *prenant un air tranquille.*

Non ; mais je ne croi pas que le Roi.....

Dona BEATRIX.

Pourquoi non ?

L'INFANTE.

Quand nous lui proposons l'Infante d'Arragon ;

Y pensez-vous ?....

Dona BEATRIX.

Fort bien. Ma niéce est si charmante,

Qu'elle peut aisément faire oublier l'Infante.

L'INFANTE.

J'espere que l'éfet vous désabusera :

Et l'Infante est d'un rang....

Dona BEATRIX.

Tout ce qu'il vous plaira.

L'Infante, je l'avoüe, est d'un rang respectable ;

Elle est sœur d'un grand Roi, mais Clarice est aimable.

Ah, le beau titre !

L'INFANTE.

On peut en produire un pareil.

Dona BEATRIX.

J'en doute.

L'INFANTE.

Oseroit-on vous donner un conseil ?

Cette Princesse, un jour, peut-être votre Reine ;

Ne vous exposez pas à meriter sa haine.

Dona BEATRIX.

Je crains peu.... Mais on vient. Sans doute, c'est le Roi.

L'INFANTE, *à part.*

Dans quel trouble je suis !

Dona BEATRIX, *à l'Infante.*

Tenez-vous près de moi.

SCENE VI.

LE ROI, L'INFANTE, D. PHILIPPE, Dona BEATRIX,

LE ROI, *à D. Philippe.*

CEssez d'être surpris d'une telle visite.
Je sai quand il le faut, honorer le mérite;
Il est toujours présent à mon attention,
Et le votre exigeoit cette distinction.

D. PHILIPPE.

Sire, tant de bonté ne sert qu'à me confondre;
Et mon silence seul...

Dona BEATRIX, *bas à D. Philippe.*

Je m'en vais lui répondre;
Car les termes, Seigneur, ne me manquent jamais.
(au Roi)
Sire, si Dom Philippe.....

D. PHILIPPE, *bas à Dona Beatrix.*

Hé quoi ? Vous osez !..

Dona BEATRIX, *bas à D. Philippe.*

Paix.
Laissez-moi parler.

D. PHILIPPE, *à part.*

Ciel !

Dona BEATRIX, *au Roi.*

Si c'est par son silence,
Sire, qu'il vous répond, c'est que son éloquence;
Trop foible & trop modeste en cette occasion,

Quand il faudroit briller, manque d'expression.
J'oserai donc pour lui...

Pendant la Harangue de Dona Beatrix, D. Philippe fait ce qu'il peut par signes, & en la tirant, pour la faire taire; & plus il paroit impatient, plus elle éleve sa voix.

D. PHILIPPE, *à part.*
Je souffre le martyre.

LE ROI.
Moi-même, je me dis ce que vous voulez dire;
Madame; & je suis sûr de tous ses sentimens:
Ainsi, dispensez-vous de tant de complimens.

Dona BEATRIX.
Malgré moi je me tais, puisque l'on me l'ordonne;
Mais j'ai peine.....

LE ROI, *appercevant l'Infante.*
Quelle est cette jeune personne?

Dona BEATRIX, *vivement.*
Sire, permettez-moi de vous la présenter.
Elle m'en a priée; & j'ose me flatter
Que vous l'honorerez d'un accueil favorable.

LE ROI.
Je la trouve charmante.

Dona BEATRIX *d'un air indifferent.*
Elle est assez aimable.

LE ROI, *à l'Infante.*
De grace, votre nom?

L'INFANTE.
Sire, l'Ambassadeur
D'Arragon est mon pere.

LE ROI.
A cet air de grandeur;
On reconnoît en vous une illustre naissance.

Dona BEATRIX.
Pour moi, je n'y vois rien....

D. PHILIPPE, *bas à Dona Beatrix.*
Hé! Gardez le silence.

Dona BEATRIX, *bas à D. Philippe.*

Cela m'est impossible.

LE ROI, *à l'Infante.*

Hé quoi? Jusqu'à ce jour
Avez-vous dédaigné de paroître à ma Cour?

L'INFANTE.

Tant de rares beautés, y charment votre vûë,
Que j'avois résolu d'y rester inconnuë;
Mais le désir de voir un Prince si parfait,
Malgré moi m'a forcée à rompre ce projet.

LE ROI.

Vous auriez dû vous rendre un peu plus de justice.

Dona BEATRIX, *à l'Infante.*

Sortons.

LE ROI, *à l'Infante.*

Non; demeurez.

Dona BEATRIX *à D. Philippe.*

Je vais chercher Clarice,
Et reviens avec elle.

D. PHILIPPE, *à part.*

Elle sort, Dieu merci.
Respirons; & voyons la fin de tout ceci.

SCENE VIII.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, DOM PHILIPPE

LE ROI.

MAdame, permettez que je vous interroge.
De votre jeune Infante on nous a fait l'éloge.
On vante son esprit, ses graces, sa beauté.
Mais ce portrait charmant, ne l'a-t'on point flatté?
Je m'en rapporte à vous.

L'INFANTE.

Je suis trop naturelle
Pour vous rien déguiser. Elle passe pour belle;

Du moins les Courtisans nous l'assurent ainsi ;
Et c'est leur sentiment que je rapporte ici.
Pour moi, je n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.

LE ROI.

Non ; la vérité simple est ce que je désire.
Déclarez librement ce que vous en pensez.

L'INFANTE.

Je crois sur son sujet en avoir dit assez.
J'ajoûterai pourtant par pure obéissance,
Qu'elle paroît en tout digne de sa naissance ;
Mais que si par la paix on l'unit avec vous,
Elle veut posseder le cœur de son époux ;
Et que le seul bonheur de s'en voir souveraine,
Peut lui faire goûter le bonheur d'être Reine.

LE ROI.

Elle veut dominer ; c'est-là sa passion.

L'INFANTE.

Non. Mais se faire aimer, c'est son ambition.
Elle veut tout un cœur ; & le moindre partage
Feroit de son haut rang un affreux esclavage.
Du reste, à dominer elle n'a nul penchant.
Elle ne connoît point de plaisir si touchant,
Que les tendres douceurs d'une amour mutuelle :
Tous les autres plaisirs ne le sont point pour elle.
Voilà ses sentimens : & dans cet entretien,
En vous ouvrant mon cœur, je vous ouvre le sien.

LE ROI.

Je voi qu'en sa faveur votre zéle est extrême.
La connoissez-vous bien ?

L'INFANTE.

Aussi-bien que moi-même.

LE ROI.

C'est tout dire en deux mots. Mais, Madame, entre nous,
A-t'elle autant d'esprit, & de charmes que vous ?

L'INFANTE.

Par cette question vous me rendez confuse.
Sur son propre sujet bien souvent on s'abuse....

Mais je crois....

LE ROI.

Poursuivez.

L'INFANTE.

(Vous verrez si j'ai tort)
Que ses traits & les miens ont beaucoup de raport.

LE ROI.

Vous la louez beaucoup. Mais j'aperçois Clarice.

SCENE VIII.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE *à Dona Beatrix.*

C'Est vous encor ?

Dona BEATRIX.

Moi-même. On va rendre justice
A ma niéce.

D. PHILIPPE *à Dona Beatrix, & Dona Clarice.*

Rentrez.

L'INFANTE *apperçevant Clarice.*

O ciel ! Qu'elle a d'appas !

Dona BEATRIX *s'échapant des mains de D. Philippe.*

Sire voulez vous bien ...

D. PHILIPPE *voulant la retenir.*

Vous ne rentrerez pas ?

Dona BEATRIX.

(*à Clarice.*)
Non, vraiment. Avancez.

Dona CLARICE.

Je n'oserois, ma tante.

LE ROI.

(*à part.*) (*à l'Infante.*)
Quelle aimable pudeur ! Croyez vous que l'Infante
Puisse effacer l'objet que l'on offre à mes yeux?

L'INFANTE.

L'INFANTE.

Je ne sais. Mais enfin, pour en décider mieux;
Sire, considerez son auguste naissance,
Et laquelle des deux vous offre une alliance
Vraiment digne d'un roi; dont la gloire, l'honneur;
L'interêt de l'état doivent regler le cœur.
De si nobles motifs sollicitant pour elle,
Celle qui vous convient doit être la plus belle.
Le tems peut effacer les plus brillans attraits.
Mais la splendeur du sang ne s'efface jamais.
Je crois vous avoir dit tout ce que je puis dire.
Souffrez que je me taise & que je me retire.

LE ROI *à l'Infante.*

Puisqu'à rester ici je vous invite en vain.
Dom Philippe du moins, vous donnera la main.
(*à D. Philippe.*) (*quand l'Infante est éloignée.*)
Conduisez-la. Son air, ses discours, tout me frappe.
Renouez l'entretien; que rien ne vous échappe.
Son dépit est trop vif; il a trop éclaté.
Pour ne pas exciter ma curiosité.

D. PHILIPPE *d'un air triste.*

J'obéis; mais je crains que mon zéle inutile...

LE ROI *d'un ton d'autorité.*

Ne perdez point de tems.

SCENE IX.

LE ROI, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

Dona BEATRIX *au Roi.*

Sans être trop subtile,
Sire, j'ai deviné tout ce mystére-ci,
Qui par moi sur le champ, vous peut être éclairci.
L'Infante d'Arragon veut être votre épouse.
Je conçois qu'elle est née inquiéte, & jalouse;

Et que pour pénétrer le fond de votre cœur ;
Elle envoye en ces lieux, avec l'ambassadeur ;
Une jeune personne, aimable, insinuante,
Qui, de cette princesse adroite confidente,
Veut vous persuader que presque trait pour trait
De sa maîtresse en elle on peut voir le portrait.
Le piége est bien tendu. Déja cet artifice
Sembloit lui réussir, quand elle a vû Clarice
Dont les brillans attraits ont ébloui ses yeux ;
Et fait naître en son cœur un dépit furieux.
Sa fuite vous le prouve ; & voilà le mystére.

LE ROI.

Cela peut être vrai ; mais laissons cette affaire
Aux soins de votre époux ; sa pénétration
Bien-tôt...

Dona BEATRIX.

On est instruit de votre passion ;
Et l'on veut que l'amour cede à la politique.

LE ROI

A vaincre mon penchant c'est en vain qu'on s'applique ;
Je viens vous l'avouer ; Clarice m'a charmé ;
Mais je cesse d'aimer, si je ne suis aimé.
On m'offre avec la paix une illustre princesse ;
Je devrois l'accepter, & vaincre ma tendresse ;
Ma raison me le dit : mais que ne peut l'amour
Quand est il animé par un tendre retour ?
S'il vous parle pour moi, permettez qu'il s'explique ;
Et je n'écoute plus raison ni politique.
L'intérêt de l'Etat va devenir le sien ;
Et sûr de votre cœur, j'écouterai le mien.

(*Dona Clarice baisse les yeux & soupire.*)

Dona BEATRIX *à Dona Clarice.*

Répondez donc au roi.

Dona CLARICE *à part.*

Quel horrible supplice !
Dans quel trouble je suis !

LE ROI.

Rassurez-vous, Clarice ;
Ouvrez-moi votre cœur : c'est tout ce que je veux ;
Dût-il se refuser à mes plus tendres vœux,
Qu'il se déclare, enfin. Puis-je espérer ?...

Dona CLARICE.

Ah ! Sire ;
Quand je vous aimerois, devrois-je vous le dire ?

Dona BEATRIX.

Oui, je vous le permets.

LE ROI.

Cette aimable pudeur ;
Ce charmant embarras redouble mon ardeur.
Plus vous lui résistez, & plus elle est pressante.
Parlez.

Dona CLARICE.

Qu'exigezvous d'une jeune innocente
Qui ne se connoît pas ? Vous m'aimez dites-vous ?
C'est un honneur pour moi bien flatteur & bien doux :
J'en suis reconnoissante autant qu'on le peut être ;
Mais enfin...

LE ROI.

Achevez.

Dona CLARICE.

Je n'ose aimer mon maître ;
Je le respecte trop ; & ma timidité
Craint de lever les yeux sur votre majesté.

LE ROI.

Ayez moins de respect, & soyez plus sensible.

Dona CLARICE.

Hélas ! Je le voudrois : j'y fais tout mon possible.

LE ROI.

Oubliez votre roi ; songez à votre amant.

Dona CLARICE.

Je n'y songe que trop.

LE ROI.

Ah, quel aveu charmant !

Répétez-le cent fois,

Dona CLARICE.

Que ne suis-je Princesse !

Il m'aimeroit.

LE ROI.

Hé quoi ? L'excez de ma tendresse
Peut-il mieux éclater ? Je vous offre ma foi.

Dona CLARICE.

Vous vous abaissez trop en vous donnant à moi.

LE ROI.

Je veux faire à l'amour ce tendre sacrifice.

Dona CLARICE.

Sire, j'en suis indigne ; & je me rens justice.

LE ROI.

Quand l'univers entier reconnoîtroit mes loix,
Je ne rougirois pas de faire un si beau choix,
D'un respect importun soyez moins obsédée ;
Concevez de vous même une plus haute idée,
Livrez-vous sans reserve aux tendres sentimens ;
Et songez que l'amour égale les amans.

Dona CLARICE.

Un cœur ambitieux ne pense pas de même ;
C'est son interêt seul qu'il recherche & qu'il aime.

LE ROI.

Ma seule ambition est d'être aimé de vous.

Dona CLARICE.

Que ce langage est tendre ! Et qu'il me seroit doux,
Si selon mes désirs il partoit ! ... Je m'égare ...
Malgré moi ma foiblesse à vos yeux se déclare.

LE ROI *avec transport.*

Votre foiblesse ! O ciel ! Hé quoi ! Selon mes vœux
Votre cœur s'attendrit, & je vais être heureux ?

SCENE X.

LE ROI, D. FERNAND, Dona CLARICE, Dona BEATRIX.

LE ROI *à D. Fernand qui paroît au fond du Theâtre.*

APprochez, D. Fernand, tout parle pour Clarice;
Elle m'aime, & bien-tôt je lui rendrai justice.
Esperez tout de moi, pour m'avoir excité
A tout sacrifier à sa rare beauté.
Pour regner avec moi, le ciel me la désigne.
Son unique défaut est de s'en croire indigne:
Je vous charge du soin de la désabuser.
(à Dona Clarice.)
Je vous laisse un instant, & vais tout disposer
Pour hâter le projet que mon amour m'inspire,
Et rompre tout obstacle au bonheur où j'aspire.



SCENE XI.

D. FERNAND, Dona CLARICE, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

JE vais suivre le roi, pour le mieux confirmer
Dans le flatteur espoir qui vient de le charmer.
Seigneur, suivez votre ordre; &, par votre sagesse,
Au trône qui l'attend, faites monter ma niéce.

SCENE XII.

D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

VOus aimez donc le roi? Vous l'en avez flatté;
Je vois que cet aveu ne vous a pas coûté.

Dona CLARICE.

Moi, je l'aime? Ah! C'est lui qui s'obstine à le croire;

Il ne veut pas m'entendre.

D. FERNAND.

Avouez que la gloire
De charmer un grand roi, flatte bien votre cœur,
Et qu'un amant tient peu contre un pareil honneur ?

Dona CLARICE.

Je respecte le roi. Mais dire que je l'aime,
Il n'est rien de plus faux. S'il s'est trompé lui-même,
Est-ce ma faute à moi ? Je le détromperai.

D. FERNAND.

Ah ! Vous me perdriez.

Dona CLARICE.

Oui je vous convaincrai
Que je ne suis point vaine, & point ambitieuse ;
Et que sans être à vous, je ne puis être heureuse.
Vous verrez si le trône a de quoi me tenter.

D. FERNAND *à part.*

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ? J'ai peine à résister
Au charme décevant d'un si doux sacrifice ;
Et mon ambition met mon cœur au supplice.
Clarice, au nom du ciel, modérez ce transport ;
Et, pour nous rendre heureux, faites-vous un effort.

Dona CLARICE.

Que je suis malheureuse !

D. FERNAND.

Y pensez-vous Clarice ?
De la felicité vous faites un supplice ?
Pour voir & pour sentir quel est votre bonheur ;
Consultez votre esprit & non pas votre cœur.
Quel bonheur est égal à celui d'une reine !
Est-il rien de si beau que d'être souveraine ?
Quel brillant ! Quel éclat ! Quels honneurs ! Quels respects !
Les plus grands de l'état sont vos humbles sujets.
Un seul de vos regards est tout ce qu'on désire.
Daignez-vous dire un mot ? Aussi-tôt on admire.
Tout s'empresse pour vous, & prévient vos désirs ;
Sans cesse vous volez de plaisirs en plaisirs ;

Ils renaiſſent en foule avec de nouveaux charmes ;
On écarte de vous les ſoucis, les alarmes,
L'embarras de penſer, pour n'offrir à vos yeux
Que des objets rians, amuſans, gracieux.
Loin d'eſſuyer jamais un diſcours trop ſincére,
Jamais on ne vous dit que ce qui peut vous plaire;
Pour conſulter vos goûts, ou vos averſions,
Chacun vous aſſervit toutes ſes paſſions.
Du ſouple courtiſan l'ame vous eſt ſoûmiſe.
Mépriſez-vous quelqu'un ? D'abord il le mépriſe.
En aimez-vous un autre ? Il l'adore auſſi-tôt.
Tout eſt à votre gré perfection, défaut,
Vice, ou vertu. Les mœurs, les façons, le langage;
Tout ſe regle ſur vous, & tout vous rend hommage :
Et ſi quelque bonheur approche du divin,
C'eſt le charme éclatant du pouvoir ſouverain.

Dona CLARICE.

Tout cela vous ravit, & j'y ſuis inſenſible.
Vous m'étalez en vain ...

D. FERNAND.

O Ciel ! Eſt-il poſſible ?
Pour jouir un ſeul jour de cet auguſte rang,
Je ſacrifierois tout, je donerois mon ſang.

Dona CLARICE.

Ingrat ! Si vous m'aimiez ...

D. FERNAND.

Qui, moi ? Si je vous aime ?
Ah ! rien n'eſt comparable à mon amour extrême.
Ai-je pû réſiſter à mes tranſports jaloux,
Quand j'ai crû que mon maître étoit aimé de vous ?
Non, jamais à mes yeux vous ne fûtes ſi belle
Qu'au moment que j'ai crû vous trouver infidele.
Vous ſeule avez trouvé le chemin de mon cœur ;
Je ne puis qu'avec vous goûter un vrai bonheur
Mais enfin ma raiſon veut être la plus forte ;
Et ſur tout mon amour votre interêt l'emporte.

Dona CLARICE.

C'est le votre plûtôt, c'est votre ambition.
Votre cœur ne connoît que cette passion.
Vous m'en donnez, ingrat, une preuve éclatante.
Que je me veux de mal ! Que ne suis-je inconstante !
Que j'aurois de plaisir à me venger de vous !

D. FERNAND.

Hé ! pourquoi m'accabler d'un injuste courroux ?
Vous connoîtrez bien-tôt le prix d'une couronne.
En renonçant à vous, c'est moi qui vous la donne.
Vous ne l'oublierez point, j'ose encor m'en flatter.

Dona CLARICE.

Je ne m'en souviendrai que pour vous détester.

D. FERNAND.

D'un funeste penchant triomphons l'un & l'autre ;
Dérobons à l'amour & mon cœur & le votre.
On se lasse à la fin de goûter ses douceurs ;
Mais plus de la fortune on reçoit de faveurs,
Et plus de leur éclat une ame est enchantée.
De mon ambition cessez d'être irritée ;
Je n'en ai que pour vous.

Dona CLARICE *d'un ton de colere.*

Hé bien, je vous croirai.
Vous pouvez dire au roi que je l'épouserai,
Que je l'aime ... Attendez, ne dites rien encore ;
Peut-être je me trompe. Il jure qu'il m'adore ;
Il est jeune, charmant ; il est roi : mais mon cœur ...
N'importe ; en l'épousant je fais votre bonheur,
Du moins vous le croyez ; cela doit me suffire.
Allez donc l'assurer ... Juste Ciel ! Quel martire !
Ma bouche veut parler & mon cœur la retient.
Vainement contre vous le dépit me prévient,
Dès que je vous regarde ... Ah ! C'est trop de foiblesse.
Vous ne meritez pas cet excès de tendresse ;
Et puisque votre cœur m'a pû manquer de foi,
Je lui laisse le droit de disposer de moi.

D. FERNAND.

Non, je n'accepte point un pouvoir si funeste ;
Le dépit me le donne, & le cœur le déteste.
Vous me fuyez en vain. O Ciel ! Fais qu'en ce jour
L'interêt, la raison, triomphent de l'amour.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE D'ARRAGON, DOM LOUIS.

D. LOUIS.

DOm Philippe, Madame, est chez la sœur du Roi.
Calmez-vous. Attendons-le ; & differez...

L'INFANTE.

Qui, moi ;
Je pourrois retenir mon dépit, ma colere ?
Moi rester en Castille ? Ah ! Si le Roi mon frere
Lui-même étoit témoin des affronts qu'on m'y fait...

D. LOUIS.

De son juste courroux il suspendroit l'effet.
Dans cet instant critique imitez sa prudence.
Vous savez son état.

L'INFANTE.

Ah ! Mon obéissance
N'a déja que trop fait. Que peut-elle de plus ?
Pour appuyer vos soins, les miens sont superflus.
Ma gloire souffre trop à la Cour de Castille.
Je veux partir.

D. LOUIS.

Songez que passant pour ma fille,
Vous n'exposerez point l'honneur de votre sang.

L'INFANTE.

Mais ma rivale, enfin.....

D. LOUIS.

Elle n'eſt point d'un rang
Qui vous doive alarmer ; & les ſoins du Miniſtre
Triompheront enfin de l'obſtacle ſiniſtre
Qu'une indigne rivale oppoſe à nos efforts.
Un Roi ne ſe rend pas à ſes premiers tranſports ;
La gloire a ſur ſon cœur un empire ſuprême,
Et ſaura....

SCENE II.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

NOus voici dans un péril extrême ;
Et pour Clarice enfin le Roi s'eſt déclaré ;
Princeſſe, toutefois rien n'eſt déſeſperé.
La raiſon, mon crédit, la gloire de mon maître,
Vont combattre pour vous, triompheront peut-être ;
J'aurai d'autres ſecours dont je ne parle pas ;
Mais je compte encor plus ſur vos divins appas.
Ils ont frappé le Roi, qui lui-même l'avoüe.
Depuis qu'il vous a vûë, à toute heure il vous loüe.
Dès qu'il vous connoîtra, je ne ſaurois douter
Qu'il n'échappe du piége où l'on veut l'arrêter.
(*à Dom Loüis*)
Mais avant qu'à ſes yeux l'Infante ſe déclare,
C'eſt un évenement qu'il faut que je prépare ;
Seigneur, conſentez-vous au projet du traité,
Sur le pied que tantôt nous l'avons arrêté ?
De ce que j'entreprens c'eſt le préliminaire.
Armé de ce traité je puis vaincre mon frere.
Sans les conditions que j'exige de vous,
La guerre eſt infaillible ; il l'emporte ſur nous.

D. LOUIS.

Je puis les accorder, si la double alliance
Entre les deux Etats remet la confiance.
Assuré de ce point je signe aveuglement.

D. PHILIPPE.

Je suis content. Le Roi viendra dans un moment.
Il n'est pas encor tems que vous parliez, Princesse;
Je vous avertirai dans l'instant.

L'INFANTE.

Je vous laisse,
Et vais chez Dom Loüis attendre vos avis,
Qui seront, de ma part éxactement suivis.

SCENE III.

D. PHILIPPE *seul*.

Quoiqu'il puisse arriver, suivons notre entreprise.
Je cours mille dangers, mais mon cœur les méprise.
On veut perdre mon maître, & je dois le sauver.
A la Ville, à la Cour, tout va se soulever.
On murmure déja. Mon épouse imprudente
Fait éclater par tout une joïe insolente.
Je vois avec douleur son orgueil indiscret,
Quoiqu'il paroisse agir pour hâter mon projet.
Plus elle éclatera, plus d'obstacles vont naître.
Mais au fond je rougis.... Ah! Je la voi paroître.

SCENE IV.

D. PHILIPPE, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

Je vous trouve à propos, je vous cherchois.

D. PHILIPPE.

Qui, moi?

Dona BEATRIX.

Oui. Faites compliment à la tante du Roi.

D. PHILIPPE, *lui faisant une profonde révérence.*

Ah ! Madame....

Dona BEATRIX.

Bon Dieu ! Vous voilà bien tranquille !

D. PHILIPPE.

Pouquoi non ?

Dona BEATRIX.

Songez-vous que la Cour & la Ville
Viendront bien-tôt ici vous faire compliment ?

D. PHILIPPE, *en souriant.*

Vous avez donc parlé ?

Dona BEATRIX.

Non pas ouvertement.
Mais à plusieurs amis j'ai fait la confidence
Du sujet de ma joïe ; & j'ai grande esperance
De voir bien-tôt l'envie en mourir de dépit.
N'ai-je pas bien fait ?

D. PHILIPPE.

Oui. Le jugement, l'esprit,
Brillent également dans tout ce que vous faites ;
Et je suis pénétré de la joïe où vous êtes.

Dona BEATRIX.

Vous plaisantez, je pense ?

D. PHILIPPE.

Ah ! Mon Dieu, point du tout.

Dona BEATRIX.

Mais plaisantez, ou non, je suis venuë à bout
De me voir, dans l'Etat, la troisiéme personne.
Le Roi, la Reine, & moi. Si près de la couronne,
Je vais avoir un titre à qui tout doit respect ;
Et vous tout le premier.

D. PHILIPPE.

Je suis trop circonspect
Pour disputer vos droits.

Dona BEATRIX.

La Reine étant ma niéce ;

Vous jugez aisement que me voilà Princesse.

D. PHILIPPE.

C'est ce que je pensois ; & vous n'avez pas tort.

Dona BEATRIX.

Pour la premiere fois nous voilà donc d'accord ?

D. PHILIPPE, *à part.*

Sa folle vanité lui tourne la cervelle ;
Et me sert malgré moi. L'occasion est belle ;
Il faut en profiter.

Dona BEATRIX.

Pourquoi tant de froideur ?
Etes-vous insensible à ce nouvel honneur ?

D. PHILIPPE.

Moi ? J'en suis transporté.

Dona BEATRIX.

Plus de Philosophie :
J'en suis lasse à mourir ; je vous le signifie.
Allons, l'air de grandeur ; joüissons de nos droits.
Que je vais triompher !

D. PHILIPPE.

Ah ? Vraiment, je vous crois.

Dona BEATRIX.

Ah ! Quel plaisir pour moi, lorsque je pourrai dire ;
Le Roi mon neveu !

D. PHILIPPE.

Oui.

Dona BEATRIX.

Mon neveu ! Quel empire
Je vais prendre à la Cour ! Si-tôt qu'on me verra,
D'un air respectueux chacun se rangera.
C'est la tante du Roi, dira-t'on. Place, place ;
Messieurs, diront mes gens, avec un air d'audace.
Et moi, j'avancerai d'un pas majestueux,
Noble, fier, temperé d'un souris gracieux ;
Et tous les Courtisans placés à mon passage,
Empressez à me voir ; me rendront leur hommage ;
Auquel je répondrai d'une inclination

Dédaigneuse, distraite, & de protection.
Vous verrez, vous verrez avec quelle noblesse
Je soutiendrai le titre & le rang de Princesse.

D. PHILIPPE.

Oui, vous ferez merveille; & sans plus differer;
Je vous conseille moi, de vous en emparer.
Aussi-bien à présent l'affaire est déclarée.

Dona BEATRIX.

Pas encor tout-à-fait.

D. PHILIPPE.

Mais elle est assurée;
Et vous n'en doutez pas.

Dona BEATRIX.

Oh! Non, assurément.

D. PHILIPPE.

Que n'éclatez-vous donc dès ce même moment?

Dona BEATRIX.

Parlez-vous tout de bon?

D. PHILIPPE.

Tout de bon, je vous jure;
Vous ne sauriez mieux faire; & je vous en conjure.

Dona BEATRIX.

Vous me soulagez bien, car je n'en pouvois plus.
Mais on m'a commandé le secret là-dessus;
Et je l'ai mal gardé. Dom Fernand votre frere
M'en a fait le réproche. Il est fort en colere.
Non, non, je me tairai.

D. PHILIPPE, *à part.*

Bon. La discretion
Lui viendra par esprit de contradiction.
(*haut.*)
Et moi, je vous soutiens que notre politique
Est de rendre au plutôt cette affaire publique.
Par-là nous l'assurons.

Dona BEATRIX.

Rien de mieux raisonné.
Je vous trouve aujourd'hui l'esprit si bien tourné;

Que je me sens pour vous un retour de tendresse.
Je vais faire beau bruit.

D. PHILIPPE.

Envoyez-moi ma niéce ?
Elle est simple, innocente; il faut la prévenir.
Tête-à-tête un moment je veux l'entretenir.

Dona BEATRIX, *d'un air majestueux.*

Oui, Seigneur; près de vous je la ferai conduire.
A tenir bien son rang prenez soin de l'instruire.
Inspirez-lui sur-tout une noble fierté.

D. PHILIPPE, *d'un air très-respectueux.*

Princesse, tout sera sagement concerté.
(*Elle sort en lui faisant une révérence fiére & dédaigneuse.*)

SCENE V.

D. PHILIPPE, *seul.*

OUi, l'éclat qu'elle a fait, celui qu'elle va faire,
Mieux que tous mes efforts déconcerte mon frere;
Et tous les bons sujets alarmés comme moi,
Vont venir m'appuyer pour détromper le Roi.
Mais Clarice paroît. Voyons si sa folie
Est au même dégré.

SCENE VI.

DOM PHILIPPE, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE, *à part.*

DE sa mélancolie,
De son air consterné, je ne sai qu'augurer.
(*haut.*)
Madame, qu'avez-vous? Venez-vous de pleurer?

Quoi! Reine, ou peu s'en faut?....

Dona CLARICE.

Hé! Ceſſez, je vous prie,
D'augmenter mes malheurs par cette raillerie.

D. PHILIPPE.

Vos malheurs? Mais le Roi vous a donné ſon cœur;
Vous allez être Reine; eſt-ce un ſi grand malheur?

Dona CLARICE.

Oui, c'en eſt un pour moi.

D. PHILIPPE.

D'où vous vient cette idée?

Dona CLARICE.

Vous le penſez auſſi, j'en ſuis perſuadée.

D. PHILIPPE, *à part.*

Qu'entens-je? Eſt-ce raiſon? Inſenſibilité?
Eſt-ce un cœur que l'orgueil n'a point encor gâté?
Il faut approfondir ce ſurprenant myſtére.
(*haut.*)
Vous ne me dites rien? Quoi? Pouvez-vous vous taire
A la veille d'un jour pour vous ſi glorieux?
Je ne voi point la joïe éclater dans vos yeux.
Je ne vois ni fierté, ni hauteur. Quel miracle!
Aux volontez du Roi craignez-vous quelque obſtacle?

Dona CLARICE.

Plût au Ciel!

D. PHILIPPE.

Plût au Ciel! Je ne ſais où j'en ſuis.
Pour voir dans votre cœur je fais ce que je puis.
Mais je m'y pers. Comment! Vous tenez ce langage?
Inſenſible aux grandeurs à la fleur de votre âge?
Raiſonnez-vous, Clarice, ou ne ſentez-vous rien?

Dona CLARICE.

Oui, Seigneur, je raiſonne, & je raiſonne bien.

D. PHILIPPE.

Je commence à vous croire, & vous ai méconnuë.
Un prodige nouveau vient s'offrir à ma vûë.
Ecoutez-moi, Clarice, & raiſonnons tous deux.

Le Trône ne peut donc satisfaire vos vœux ?

Dona CLARICE.

Non.

D. PHILIPPE.

Non ? Que faudroit-il pour vous rendre contente ?

Dona CLARICE.

Un séjour sans éclat, une vie innocente,
Avec un tendre époux, qui, content de mon cœur,
En me donnant le sien, pût faire son bonheur.

D. PHILIPPE, *à part.*

Je voulois lui prêcher la raison, la sagesse ;
Mais je suis le disciple, & voilà ma maîtresse.

(*haut.*)

Plus je vous examine, & plus je suis charmé,
Clarice ; à votre égard j'étois très-alarmé,
Je croyois que l'orgueil vous rendroit indocile ;
Mais sur votre sujet me voilà bien tranquille.

(*à demi bas.*)

Nous sommes seuls ici. Parlez, de bone foi.

Dona CLARICE.

Oui, je vous dirai tout.

D. PHILIPPE, *plus bas.*

N'aimez-vous pas le Roi ?

Dona CLARICE.

Hélas ! Non.

D. PHILIPPE.

Comment, non ? Mais c'est un grand Monarque ;
C'est un Prince accompli.

Dona CLARICE.

Que m'importe ? Une marque
Que je ne l'aime pas, c'est que tous les honneurs
Que l'on me rend déja, me font verser des pleurs.

D. PHILIPPE.

Pour un autre, du moins, vous n'êtes pas sensible ?

Dona CLARICE.

Ah ! que vous vous trompez !

L

D. PHILIPPE,

O Ciel ! Eſt il poſſible ?

Quel eſt l'heureux mortel que vous lui préférez ?

Dona CLARICE.

Un perfide, un ingrat.

D. PHILIPPE.

Qui vous ? Vous ſoupirez

Pour un ingrat ? Et c'eſt ?

Dona CLARICE.

Votre frere lui-même.

D. PHILIPPE.

Mon frere ? vous l'aimez ?

Dona CLARICE.

Oui, Seigneur, oui je l'aime ;
Et je ſacrifierois mille Trônes pour lui.
Mais ce qui va bien plus vous ſurprendre aujourd'hui,
C'eſt qu'il m'adore auſſi.

D. PHILIPPE.

Vous vous trompez. L'Infante
Eſt l'objet de ſes vœux.

Dona CLARICE.

O nouvelle accablante !
Mais il ne l'aime pas. Non, il ne peut l'aimer ;
Ce n'eſt que par ſon rang qu'elle a ſû le charmer.
Elle a trop peu d'appas pour le rendre infidéle.
Il m'a juré cent fois une amour éternelle ;
Mais il me ſacrifie à ſon ambition.

D. PHILIPPE.

Vous ne triomphez pas de cette paſſion ?

Dona CLARICE.

En vain, je l'ai tenté ; rien ne peut l'en défendre.

D. PHILIPPE, *à part.*

Rien n'eſt déſeſperé. Ce que que je viens d'aprendre
M'eſt un nouveau moyen de le déconcerter.
Peut-être le moment viendra d'en profiter.

(*haut.*)

Ma niéce, ou je me trompe, ou vous ſerez heureuſe.

Rentrez. Ne dites rien. Votre ame généreuse
Mérite que le Roi fasse votre bonheur.

Dona CLARICE.

Qu'il garde sa couronne, & me laisse mon cœur.

SCENE VII.

D. PHILIPPE, *seul.*

Tant de perfections ne fixent point mon frere !
Tout entier occupé de sa vaine chimére,
Il en fait son Idole ; & mes soins jusqu'ici,
Mes raisons, mes conseils, n'ont pû.... Mais le voici.
Instruit de son secret je m'envais le confondre,
Et le réduire au point de ne pouvoir répondre.

SCENE VIII.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. PHILIPPE.

He bien? vous triomphez?

D. FERNAND.

Oui, je suis satisfait;
Et bien-tôt mes projets auront un plein effet.
Je viens vous annoncer le double mariage.
Vous ne dites plus rien !

D. PHILIPPE.

J'admire votre ouvrage,
Chef-d'œuvre de prudence & de raisonnement.
Mais voudriez-vous bien m'écouter un moment?
Si de vous la raison ne peut se faire entendre,
Des réproches du cœur pouvez-vous vous défendre !
Le domtez-vous si bien, que sur sa passion
Vous donniez la victoire à votre ambition?

Sur tous vos sentimens a-t'elle tant d'empire ?

D. FERNAND.

Je ne vous entens point. Que voulez-vous me dire ?

D. PHILIPPE.

Vous ne m'entendez point ! Le tems est précieux ;
Il faut en profiter. Je vais m'expliquer mieux,
Et vous me comprendrez. Clarice vous adore,
Et le Trône, sans vous, est un don qu'elle abhorre.
Un cœur si généreux, bien loin de vous toucher,
A vos vastes désirs ne peut vous arracher ?
Toutefois vous l'aimez autant qu'elle vous aime.

D. FERNAND.

Moi ? D'où le savez-vous ?

D. PHILIPPE.

Je le sai d'elle-même.

D. FERNAND.

Puisqu'elle vous l'a dit, je ne m'en défens plus.
Mais l'amour fait sur moi des efforts superflus ;
Et loin de lui céder une lâche victoire,
je suis mon interêt, & j'écoute ma gloire.
Le roi m'en récompense. Il m'accorde sa sœur ;
Et j'éleve Clarice au comble du bonheur.

D. PHILIPPE.

Clarice qui vous aime épouseroit mon maître !

D. FERNAND.

Il croit en être aimé, cela suffit.

D. PHILIPPE.

Peut-être.

On le détrompera.

D. FERNAND.

Qui ?

D. PHILIPPE.

Moi.

D. FERNAND.

Vous n'oseriez.

D. PHILIPPE.

Comment ; je n'oserois ?

D. FERNAND.

Non. Vous me perdriez ;
Et ma chûte feroit votre perte infaillible.

D. PHILIPPE.

A de pareils motifs je ne fuis point fenfible.
Je crains tout pour l'état, & ne crains rien pour moi;
Soyez-en fûr. D'ailleurs, je connois trop le roi,
Pour craindre de fa part une ombre d'injuftice.
Mon unique frayeur eft qu'il ne vous puniffe.
Je vous aime, mon frere, & mon zéle difcret
Jufqu'à l'extrémité gardera le fecret.
Je vais faire parler l'intérêt, la prudence.
Si vous rendez le roi fourd à leur rémontrance ;
Plus de ménagement je révélerai tout.

D. FERNAND.

Gardez-vous, croyez-moi, de me pouffer à bout.

D. PHILIPPE.

Je vous l'ai déja dit. Mon zéle eft à l'épreuve
(Il lui montre le traité.)
Du plus terrible obftacle. En voyez-vous la preuve ?
Avec l'Ambaffadeur j'ai conclu ce traité :
Et j'enchaîne par là votre témerité.

D. FERNAND.

Vous l'enchaîneriez, vous ! Il faut que je périffe ;
Où que dans un moment mon projet s'accompliffe.

D. PHILIPPE.

Hé bien vous perirez, où je périrai, moi.
Je ne vous connois plus quand il s'agit du roi.
Le voici.

SCENE IX.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND.

LE ROI *à D. Philippe.*

VOtre frere a pris foin de vous dire
Ce qui m'améne ici ?

D. FERNAND.

Je viens de l'en instruire.

D. PHILIPPE.

Oui, Sire, il me l'a dit : Mais votre majesté
(*Il présente le traité au roi.*)
Peut-elle m'ordonner de rompre ce traité ?
Sans répandre du sang, vous faites des conquêtes.
Tous vos peuples ravis vont par d'aimables fêtes
Célébrer vos bontés, & les fruits d'une paix,
Qui vous fera rentrer dans vos vrais intérêts.

LE ROI.

Je veux bien consentir que la paix soit conclue ;
Mais en me réservant la puissance absolue
De ne donner ma main qu'en consultant mon cœur ;
Je n'engage ni moi, ni l'Infante ma sœur.

D. PHILIPPE.

Vous refusez les nœuds que l'Arragon propose ?

LE ROI.

Je n'y puis plus penser. Vous en savez la cause.
Je donne à votre niéce & mon cœur & ma foi ;
Ma sœur à Dom Fernand.

D. PHILIPPE.

O ciel ! Est-ce mon roi ;
Qui me parle ?

LE ROI.

Quoi donc ?

D. PHILIPPE.

Ma niéce votre épouse ?
Non, non, de votre honneur mon ame est trop jalouse
Pour vous laisser descendre à cette indignité.
L'approuver c'est commettre une infidélité ;
Et vous la conseiller, c'est une perfidie.
Une telle union ne peut être applaudie,
Que par vos ennemis secrets, ou déclarez.

D. FERNAND.

Mon frere !

D. PHILIPPE.

Téméraire ! Hé quoi ! Vous oſerez
Abuſer des bontés d'un ſi généreux maître ?
(Se jettant aux pieds du roi.)
Vous, épouſer ſa ſœur ! Ah ! Daignez vous connoître ;
Grand Roi. Pour un moment jettez les yeux ſur vous.
Voyez quelle diſtance entre un monarque & nous.
Une indignation publique & légitime
De l'univers entier va vous ravir l'eſtime ;
De vos tendres ſujets vous perdrez tous les cœurs ;
Et c'eſt-là, pour un roi, le plus grand des malheurs.

D. FERNAND *au roi.*

Permettez qu'en deux mots ...

D. PHILIPPE, *au Roi.*

On cherche à vous ſurprendre.
La vérité vous parle ; un grand roi doit l'entendre.
Oui, Sire, ouvrez les yeux. L'intérêt de l'état,
Voilà la paſſion digne d'un potentat.
Le bonheur de ſon peuple eſt l'objet qui l'enchaîne ;
Il ne doit écouter ni l'amour, ni la haine,
Et ſon cœur généreux, toûjours maître de ſoi,
D'un devoir ſi ſacré doit s'impoſer la loi.

LE ROI.

Je ne m'en cache point ; votre diſcours me touche.

D. PHILIPPE.

Tous vos vrais ſerviteurs vous parlent par ma bouche.

D. FERNAND, *au roi.*

Et de quoi vous ſert donc le pouvoir ſouverain,
Si votre autorité peut reconnoître un frein ?
Qui veut vous l'impoſer, vous inſulte, & vous brave ;
Et d'un prince abſolu, cherche à faire un eſclave.

D. PHILIPPE.

Pernicieux conſeils ! Si vous vous y rendez,
Que devient votre état ?

LE ROI.

Dom Fernand, répondez.
Il me frappe, il m'étonne ; & l'air dont il s'énonce ...

SCENE X.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

LE ROI *voyant Dona Clarice.*

AH ! danc ces yeux charmans je lis votre réponse.

D. PHILIPPE, *à part.*

Ciel !

LE ROI.

Elle est sans replique : on n'y peut résister.
Dom Philippe voyez, dois-je vous écouter ?
Non ; quoiqu'à vos discours l'esprit veuille se rendre ;
Le cœur moins convaincu ne sauroit les entendre.

D. PHILIPPE.

Si je vous disois tout, un trop juste dépit
Mettroit bien-tôt d'accord & le cœur & l'esprit :
Par un mot, un seul mot, je confondrois mon frere :
Mais je veux bien encor...

LE ROI.

Quel est donc ce mystére ?

D. PHILIPPE.

Si Clarice le veut, elle peut l'éclaircir ;
Faites parler son cœur.

Dona BEATRIX.

Comment donc ? La noircir
Dans l'esprit du roi ! Vous ! lorsque votre tendresse
Devroit tout employer pour cacher sa foiblesse ?

LE ROI.

Sa foiblesse ? Ah ! Qu'entens-je ? Et quels soupçons affreux !

D. FERNAND.

Sire, défiez-vous d'un complot dangereux.
On veut me perdre.

LE ROI.

Non ; je connois votre frere ;

Et ne

Et ne condamne en lui qu'un zéle trop austére ;
Contre mes passions prompt à se soulever :
Il ne veut point vous perdre ; il cherche à me sauver.

D. FERNAND.

Quoi, Sire, vous croyez ?...

LE ROI.

Je vous rendrai justice ;
Mais sur ce que j'entens, il faut qu'on m'éclaircisse,
D'un doute injurieux mon esprit est blessé.
Madame achevera ce qu'elle a commencé.
J'attens d'elle un aveu clair, précis, & fidéle.

D. FERNAND, *au Roi.*

Mon sort dépendra-t-il ?...

LE ROI, *à D. Philippe & à Clarice.*

Qu'on me laisse avec elle.
(à D. Fernand, d'un ton irrité.)
Sortez.

D. FERNAND, *bas à Dona Beatrix.*

Je suis perdu si dans cet entretien ...

Dona BEATRIX, *bas à D. Fernand.*

Comptez sur ma prudence, & n'appréhendez rien.

SCENE XI.

LE ROI, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX *à part.*

VOici l'occasion de la faire paroître.

LE ROI.

Madame, je pourrois prendre le ton de maître,
Et me servir ici de mon autorité,
Pour vous faire parler avec sincérité.
Mais je vous connois trop, pour avoir lieu de craindre
Que jusqu'à m'imposer vous puissiez vous contraindre.
Ce que vous me direz ne fera point d'éclat.
Je sais me moderer.

Dona BEATRIX, *à part.*

Le pas est délicat ;

Et j'ai besoin ici de toute ma sagesse.

LE ROI.

Parlez à cœur ouvert.

Dona BEATRIX.

Votre délicatesse,

Sire (vous m'ordonnez de parler franchement.)
Vous force à désirer un éclaircissement.
Mais oserai-je ici dire ce que je pense ?
Vous devriez plûtôt m'ordonner le silence.

LE ROI.

Et par quelle raison ?

Dona BEATRIX.

Vous pouvez être heureux ;

Et l'amour se dispose à combler tous vos vœux.
Mais chercher des défauts dans l'objet que l'on aime ;
A sa felicité c'est s'opposer soi-même.

LE ROI.

Non ; il faut m'expliquer ce que vous avez dit.

Dona BEATRIX.

Sire, cela doit-il occuper votre esprit ?

LE ROI.

Sans doute.

Dona BEATRIX.

C'est un fait de si peu d'importance

Q'il ne mérite pas seulement qu'on y pense.

LE ROI.

Toutefois Dom Philippe en parloit autrement.

Dona BEATRIX.

Son indiscretion me révolte.

LE ROI.

Comment ?

Dona BEATRIX.

Peut-on faire d'un rien une importante affaire ?
Je suis bien plus prudente ; & je saurai me taire.

LE ROI.

Mais quand je veux qu'on parle, il eſt bon d'obéir.

Dona BEATRIX.

Parler ſur ce ſujet, ce ſeroit vous trahir.

LE ROI.

Non; vous ſavez combien Clarice m'intéreſſe.
On devroit, diſiez-vous, me cacher ſa foibleſſe,
Et vous trouviez mauvais que l'on m'ouvrît les yeux;
Qu'on me déſabusât; mais c'eſt ce que je veux.
Vous avez commencé; continuez, Madame.
Clarice reſſent-elle une ſecrette flamme?
M'a-t-on ravi ſon cœur? Quelqu'un l'a-t-il ſurpris?

Dona BEATRIX.

Un cœur trop innocent eſt aiſement épris;
Mais les impreſſions qui peuvent le ſurprendre,
Ne tiennent pas long-temps: oui, lorſqu'un roi ſi tendre,
Si jeune, ſi charmant, prétend les effacer,
Il n'a qu'à dire un mot; & c'eſt vous abaiſſer
Que de craindre...

LE ROI.

Ainſi donc vous convenez vous-même
Qu'il eſt quelque mortel, dont le bonheur extrême
A prévenu mes vœux?

Dona BEATRIX.

Hé! quand cela ſeroit
Sire à votre bonheur rien ne s'oppoſeroit.

LE ROI

Mais Clarice aime donc, & n'a pû s'en défendre?

Dona BEATRIX.

Après tout, s'il eſt vrai, qu'on ait pû la ſurprendre
La gloire de ſe voir dans un rang éminent
Lui doit faire bientôt oublier Dom Fernand.

LE ROI.

Dom Fernand! C'eſt pour lui que ſon cœur ſe déclare?

Dona BEATRIX.

On a crû l'entrevoir.

LE ROI.

L'événement est rare.

Dona BEATRIX.

Et même très-heureux. Car fut-il adoré,
D'un zéle trop parfait il se sent pénétré,
Pour profiter d'un foible à vos vœux si contraire.
Non, Sire, Dom Fernand n'aspire qu'à vous plaire;
Et pour vous le prouver, sans rien exagérer,
Je sais un incident qu'il faut vous déclarer;
Tantôt devant moi-même il a pressé ma niéce
De l'oublier pour vous, de vaincre sa foiblesse.

LE ROI.

Dom Fernand sait qu'on l'aime?

Dona BEATRIX.

Oui, Sire, en vérité;
Vous devez récompense à sa fidélité.

LE ROI *en soûriant.*

En effet, je ne puis assez la reconnoître;
& ma reconnoissance à l'instant va paroître.
(à part.)
De quel mystére affreux je viens d'être informé!
Il faut que par Clarice il me soit confirmé.

SCENE XII.

Dona BEATRIX *seule.*

IL sort fort satisfait; &, grace à ma sagesse,
On va revoir ici le calme & l'allégresse.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND.

O Ciel ! On m'a perdu ; je n'en puis plus douter.
Ma disgrace est enfin sur le point d'éclater.
Je n'ai pû voir le Roi. Les courtisans soupçonnent
Le péril où je suis, & déja m'abandonnent.
Ceux-même, qu'aux emplois j'ai pris soin d'élever ;
Evitent mon abord, ou semblent me braver.
Tandis que tout me fuit, la foule est chez mon frere ;
Et je me trouve seul. Quel revers ! Mais j'espere . . .
Hé ? Que puis-je espérer ?

SCENE II.

D. FELIX, D. FERNAND.

D. FERNAND.

Vous me l'aviez prédit ;
Je perds tous mes amis en perdant mon crédit.

D. FELIX.

Il n'est point de grandeur qui soit inébranlable ;
Et qui mette à couvert d'un revers effroyable.
Un instant nous éleve, un instant nous détruit ;
Et, par l'événement, vous voilà trop instruit.

D. FERNAND.

Quoi, vous venez vous-même augmenter ma misére ?

D. FELIX.

Non votre adversité vous rend le cœur d'un pere

Insensible aux malheurs qui causent vos soupirs ;
Mais prompt à soulager vos cruels déplaisirs.
Le ciel vous rend à vous. Acceptez un azyle,
Et venez avec moi vivre heureux & tranquille.

D. FERNAND.

Ah ! Seigneur, vos plaisirs ne sont pas faits pour moi.
Votre tranquilité m'inspire de l'effroi.
Moi ! Dans la solitude en proie à mes pensées,
J'irois me consoler de mes grandeurs passées,
Et du comble d'honneurs où j'allois parvenir !
Quel état languissant ! Peut-on le soutenir ?
Non, non, dans cet état je vivrois miserable,
Et serois à moi-même un poids insupportable.
Un cœur tel que le mien déteste le repos.
Pour moi, la vie obscure est le plus grand des maux ;
Et pour m'en préserver innocent ou coupable,
Il n'est aucun effort dont je ne sois capable.

D. FELIX.

Y pensez-vous mon fils ? Quel est votre dessein ?

D. FERNAND.

Je veux parler au Roi.

D. FELIX.

Vous le verriez en vain.
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa colere.

D. FERNAND.

Voilà ce que je dois aux vertus de mon frere ;
L'ingrat fait son devoir de me désespérer.

D. FELIX.

Ce qu'il fait contre vous doit le faire admirer.
Loin de le condamner, je l'approuve & le loue.

D. FERNAND.

Contre moi vainement votre amitié l'avoue.
Je ne veux voir le Roi qu'un quart-d'heure, un instant,
Et je reprens sur lui mon premier ascendant.

D. FELIX.

Ne vous en flattez point ; & connoissez un maître,
Que jusques à présent vous n'avez pû connoître ;

Mais dont les yeux ouverts cherchent la vérité ;
Et le ſauvent du piége où vous l'avez jetté.
Gardez vous , croyez-moi , d'en attendre la preuve.

D. FERNAND.

Quoiqu'il puiſſe arriver ; j'en veux faire l'épreuve.

D. FELIX.

Ciel , Quel aveuglement produit l'ambition !
Mon fils , que votre état me fait compaſſion !
Que je ſuis affligé de ce déſordre extrême !
Ouvrez , ouvrez les yeux , & vous verrez vous-même
Que votre eſprit ſéduit mettoit un trop haut prix
A des biens , qu'un grand cœur regarde avec mépris ;
Que vous idolâtrez une vaine chimére.

D. FERNAND.

Toutefois vous voyez qu'elle charme mon frere :
C'eſt pour en jouir ſeul qu'il agit contre moi.

D. FELIX.

Il n'agit contre vous que pour ſervir ſon Roi.

D. FERNAND.

A ſes fauſſes vertus je ne rens point hommage.
Il croit que le malheur abattra mon courage ,
Que , ſans aucun combat , je vais tout lui ceder ;
Mais c'eſt dans le péril qu'il faut tout hazarder ;
C'eſt dans l'adverſité qu'un grand courage brille.
Au ſurplus j'ai pour moi l'Infante de Caſtille :
Sur l'eſprit de ſon frere elle a trop de pouvoir
Pour ſouffrir qu'on m'opprime ; & bien-tôt . . .



D. FELIX.

Vain eſpoir !
Du plus ardent dépit la princeſſe eſt frappée.
Vous feigniez de l'aimer , mais on l'a détrompée ;
Elle ſait que Clarice occupe votre cœur :
N'attendez de ſa part que haine & que fureur.

D. FERNAND.

O Fortune ! Ainſi donc , pour arrêter ma courſe ;
Tu viens de m'enlever ma derniére reſſource !
Que dis-je , ma derniére ? Ah ! J'en ſaurai trouver

Pour pétir glorieux, ou pour me rélever.

D. FELIX.

Ne suivez point, mon fils, un aveugle courage
Venez, rentrez au port, & cedez à l'orage.

D. FERNAND.

Je bouleverserai plûtôt tout l'univers,
Que de souffrir l'horreur d'un si cruel revers?

D. FELIX.

Par pitié pour vous-même, écoutez votre pere.

D. FERNAND.

Non, je n'écoute plus que ma juste colere.

D. FELIX.

Adieu. Puisque mon cœur te sollicite en vain,
Ingrat je t'abandonne à ton mauvais destin.

SCENE III.

D. FERNAND *seul.*

O Pouvoir! O grandeur! Seuls objets que j'envie;
Soutiendrai-je sans vous ma déplorable vie?
Quoi que vous me coûtiez, revenez à l'instant:
Perissant avec vous, je perirai content.

SCENE IV.

D. FERNAND, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

AH! Seigneur, vous voici.

D. FERNAND.

La fortune infidéle
S'écarte loin de moi, tout me fuit avec elle.
Je suis dans la disgrace, & je n'ai plus d'amis,
Votre indiscrétion m'a perdu

Dona

Dona BEATRIX

Je gemis,
Je pleure, je m'agite, & suis déſeſperée
Du palais, des honneurs vous m'ouvriez l'entrée;
Je l'ai fermé moi-même, & pour vous & pour moi;
Mais je m'en punirai. Je m'impoſe la loi
De ne plus dire un mot, & me voue au silence.

D. FERNAND.

Madame, c'eſt trop tard vous faire violence.
Le mal eſt fait.

Dona BEATRIX *d'un ton audacieux.*

Seigneur je le reparerai.
Le Roi va revenir, & je lui parlerai,
Et malgré Dom Philippe: & j'oſe vous promettre
Que dans votre ſplendeur je m'en vais vous remettre.
Oui j'employerai tant d'art, & d'eſprit, & de feu...

D. FERNAND *très-vivement.*

Hé! Madame, de grace, obſervez votre vœu:
Pour vous comme pour moi vous ne pouvez mieux faire.

Dona BEATRIX.

Notre ennemi triomphe, & je pourrai me taire?
Il ne ſera pas dit qu'ayant cauſé le mal,
Je vous laiſſe eſſuyer un revers ſi fatal.
Je ſû dans ce moment faire une découverte,
Qui peut-être, pourra retarder votre perte.
Ecoutez, il s'agit d'un important ſecret.

D. FERNAND.

Quel eſt-il?

Dona BEATRIX.

Je paſſois auprès du cabinet;
Il étoit entr'ouvert; &, ſans être aperçue,
J'ai ſatisfait long-temps mon oreille & ma vûe.
» Votre Alteſſe, bien-tôt (diſoit l'ambaſſadeur)
» Pourra paroître ici dans toute ſa ſplendeur.
» Oui, Princeſſe (a repris à l'inſtant Dom Philippe)
» Il faut vous découvrir, l'obſtacle ſe diſſipe;
» Dès qu'on vous connoîtra vous obtiendrez la paix;

» Je veux qu'un double hymen l'affermisse à jamais ;
» Et rétablisse enfin une union sincére
» Entre le Roi mon maître, & le Roi votre frere.
Il faut que Dom Philippe ait perdu la raison,
Ou qu'il ait près de lui l'Infante d'Arragon.

D. FERNAND.

Ah ! Vous m'ouvrez les yeux ; & cette confidente,
Fille de Dom Louis, elle-même est l'Infante.
Oui, plus j'y réfléchis, & moins j'en puis douter.

Dona BEATRIX.

Vous voyez qu'il est bon quelquefois d'écouter.
Hé bien, que pensez-vous de cette découverte ?

D. FERNAND.

Qu'étant faite par vous, elle avance ma perte ;
Mais que si vous pouviez renfermer ce secret,
Je pourrois réparer tout le mal qu'il m'a fait.

Dona BEATRIX.

Est-il possible ? O ciel !

D. FERNAND.

J'en conçois l'esperance.

Dona BEATRIX.

Pour la seconde fois je me voue au silence.
Sur cet événement faites réflexion ;
Et comptez désormais sur ma discretion.

SCENE V.

D. FERNAND *seul.*

O Ciel ! Quel incident ! Quelle heureuse ressource !
La fortune m'invite à prendre une autre course.
Et puisque la Castille a juré mon malheur,
Il faut que l'Arragon... Voyons l'ambassadeur ;
Et rompons un traité trop honteux à son prince.
Il achéte la paix au prix d'une province :
A l'Infante sa sœur allons offrir mon bras ;
Je veux la mériter ; ou qu'un noble trépas ;
Fruit de mon désespoir, rétablisse ma gloire

Je puis en Arragon transporter la victoire ;
J'en ai de sûrs moyens... Que dis-je, malheureux !
A quel horrible excès j'ose porter mes vœux !
De mon ambition détestable furie !
J'oserai trahir, qui ? Mon maître & ma patrie !
Par ce double attentat je pourrois m'élever !
O toi, que je bravois, Amour, viens me sauver !

SCENE VI.

D. FERNAND, Dona CLARICE.

Dona CLARICE.

Un discours indiscret a causé votre perte ;
Seigneur l'occasion qui vient de m'être offerte ;
Peut encor vous sauver. Le Roi va revenir.
Je l'attens. Sans témoins il veut m'entretenir.
Peut-être il doute encor. Je croi que par moi-même
Il cherche à pénétrer à quel point je vous aime.

D. FERNAND.

Puisqu'il veut vous revoir, j'ai lieu de le penser.
Tantôt en niant tout, je l'ai fait balancer.
Son cœur combat pour vous. Il attend pour se vaincre
Que de nos feux sécrets il puisse se convaincre.
Mais qu'allez vous lui dire ?

Dona CLARICE.

Hélas ! Je n'en sai rien.
Je viens vous consulter. S'il est quelque moyen
De calmer son courroux, tâchez de m'en instruire.
Je voudrois vous servir, & je crains de vous nuire.
Que n'ai-je assez d'esprit pour cacher mon secret ?
Déja plus d'une fois j'ai formé ce projet.

D. FERNAND.

Je ne puis me sauver que par votre artifice ;
Mais malgré vos bontez, il faut que je perisse.
On peut, vous suggérant un langage trompeur ;

Y former votre esprit & non pas votre cœur.

Dona CLARICE.

Que je suis malheureuse ! Hé quoi ? Jusques à feindre ;
Je ne pourrai donc pas un moment me contraindre ?
Et faire violence à tous mes sentimens !
Donnez-m'en les moyens ; & si je vous démens....
Que faut-il dire au Roi ? Dictez-le moi vous-même.

D. FERNAND.

Que vous l'aimez.

Dona CLARICE.

Qui, moi ? Lui jurer que je l'aime ?
Ah ! Qu'il me coûteroit cet aveu si trompeur !

D. FERNAND.

Laissez-moi donc périr.

Dona CLARICE.

Rassurez-vous, Seigneur.

D. FERNAND.

En vain à mes malheurs vous êtes si sensible :
Vous ne pourrez.....

Dona CLARICE.

Pour vous rien ne m'est impossible ;
Et sur moi je vais faire un si puissant effort,
Que ma bouche & mon cœur ne seront plus d'accord.
Je vous pers pour jamais. Mais, Seigneur, il n'importe.
L'ardeur de vous servir doit être la plus forte.
Pour la premiere fois je vais dissimuler.

D. FERNAND.

Obtenez que le Roi daigne encor me parler.
S'il m'entend un moment, je vais rentrer en grace :
Et si de ses soupçons il reste quelque trace,
Je saurai l'effacer ; & dès le même instant
Je veux lui révéler un secret important.

SCENE VII.

Dona CLARICE, *seule.*

O Ciel! Qu'ai-je entrepris? Aurai-je l'assurance...
Moi, feindre? Moi tromper? Je frémis quand j'y pense.
Mon cœur, mon foible cœur, me le permettras-tu?
Quel réproche il me fait, & qu'il est combattu!
Mais j'aperçois le Roi.

SCENE VIII.

LE ROI, Dona CLARICE, UN GARDE.

LE ROI.

Je croi belle Clarice,
Que vous n'userez point avec moi d'artifice;
Sûr de votre innocence, & de votre candeur
Je sais que je vais lire au fond de votre cœur:
Ses secrets sentimens sont ce qui m'interesse.
Tantôt je vous ai fait l'aveu de ma tendresse.
Je me suis rappellé cent fois notre entretien.
En m'ouvrant votre cœur vous séduisiez le mien;
Et s'il faut déclarer enfin ce que je pense,
Aveuglé par l'Amour, j'en ai crû l'apparence;
Et je prenois pour moi, par trop d'empressement,
Tout ce que vous disiez en faveur d'un amant,
Vous ne trompiez pas. Je me trompois moi-même;
Et je n'impute rien qu'à ma foiblesse extrême.
Vous tremblez!

Dona CLARICE, *à part.*

Ma frayeur va bien-tôt m'accuser.
Ah! Qu'un cœur innocent fait mal se déguiser!

LE ROI.

Que me répondez-vous ?

Dona CLARICE.

Hélas ! Que vous répondre ?

Sire, le seul soupçon suffit pour me confondre.

LE ROI.

Pourquoi tant de frayeur ? Suis-je un cruel tyran ?
Je ne veux que deux mots. Aimez-vous Dom Fernand ?
M'aimez-vous ?

Dona CLARICE.

Quoi mon cœur insensible à la gloire
Que vous daignez m'offrir ?... Pourquoi voulez-vous croire
Qu'il ose dédaigner ?...

LE ROI.

Expliquez-vous sans fard.
Vous voulez m'imposer, vous en ignorez l'art.
Quoi donc ? A m'obéir rien ne peut vous contraindre ?
Je vais punir celui qui vous apprend à feindre :
Ses jours m'en répondront ; & dans l'instant.....

Dona CLARICE.

Hélas !
Du crime de mon cœur ne le punissez pas.
Suspendez la rigueur d'un Arrêt redoutable.
Si j'ai tâché de feindre, il n'en est pas coupable.

LE ROI.

Vous l'aimez ?

Dona CLARICE.

Je l'adore, & vous verrez ma mort ;
Si de votre courroux vous suivez le transport.

LE ROI.

Son sort dépend de vous.

Dona CLARICE, *avec transport.*

De moi ?

LE ROI.

Oui, de vous-même.

Dona CLARICE.

Mais à quel prix ?

LE ROI.

Il faut m'avoüer qu'il vous aime.

Dona CLARICE

Ah ! Si je vous l'avoüe, il est perdu.

LE ROI.

J'entens.

L'aveu qui vous échape est tout ce que j'attens.
Je vois à quel excès vous êtes alarmée ;
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimée.

(*au Garde.*)

Qu'on dise à Dom Fernand que je veux lui parler.

SCENE IX.

LE ROI, Dona CLARICE.

LE ROI, *à part.*

LE traître ! Avec quel front il sait dissimuler !
Mais malgré ses détours & son adresse à feindre,
Pour lire dans son cœur, je m'en vais me contraindre.
Heureux ! Si je pouvois, en voulant l'éprouver,
Y voir les sentimens que j'y devrois trouver.
Il vient. Voyons enfin s'il poussera l'audace
Jusqu'à nier encor.....

SCENE X.

LE ROI, D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

ME faites-vous la grace,
Malgré mes ennemis, de vouloir m'écouter,
Sire ; & de ce bonheur puis-je encor me flatter ?
Je ne viens point ici vous rappeler mon zéle,

Ni les heureux succès d'un serviteur fidéle.
Mon respect me soumet à votre volonté ;
Mais, Sire, vous pouvez savoir la verité.
Clarice est devant vous. Son cœur sans artifice
A dû faire pour moi pancher votre justice.
On ose m'accuser de vous avoir trompé :
Un si cruel soupçon doit être dissipé ;
Et j'ose me flatter que celle qui m'écoute,
Sur ma sincerité ne vous laisse aucun doute.

LE ROI.

Oui. Par son témoignage à la fin éclairci ;
Je sai ses sentimens & les vôtres aussi ;
Je ne balance plus, & démêle sans peine
Tous ceux à qui je dois mon estime ou ma haine.

D. FERNAND.

Ah ! Je ne dois donc plus craindre votre courroux.
C'est à mes ennemis d'en ressentir les coups ;
Et je pourrois d'un mot perdre qui m'a sçu nuire.

LE ROI

Parlez : je dois savoir....

D. FERNAND.

Je vous obéïs, Sire :
Je révéle à regret des complots odieux.
Vos faveurs, mes exploits m'ont fait des envieux,
Qui, moins pour vous servir, que pour ternir ma gloire,
Sauvent un ennemi, que bien-tôt la victoire
Auroit mis dans vos fers. Ce n'est point un soupçon.
Je sais qu'on vous trahit pour le Roi d'Arragon.

LE ROI.

On me trahit ? Comment ? Et quel est donc le traître ?

D. FERNAND.

Mon silence suffit pour le faire connoître :
Mon cœur s'émeut pour lui, daignez me dispenser
De nommer.....

LE ROI.

Votre frere ? Osez-vous le penser ?
Dom Philippe est fidéle ; & j'en ai fait l'épreuve.

Vous

Vous me trompez.

D. FERNAND.

Hé bien, puisqu'il en faut la preuve;
Je puis la donner.

LE ROI.

Vous?

D. FERNAND.

J'apprens en ce moment
Ce que je vais vous dire avec fremissement.
O Ciel! Dans quel péril on jette la Castille!
Celle que Dom Loüis fait passer pour sa fille,
Et qui même à vos yeux se produit sous ce nom;
C'est...... Le croiriez-vous?

LE ROI.

Qui?....

D. FERNAND.

L'Infante d'Arragon;

LE ROI.

L'Infante d'Arragon!

D. FERNAND.

Sire, c'est elle-même;
On n'en peut plus douter.

LE ROI.

Ma surprise est extrême;
Que fait elle à ma Cour?

D. FERNAND.

Avec elle en secret;
Mon frere, du traité concerte le projet;
Et vous pouvez juger que la double alliance
Est le fruit dangereux de cette intelligence,
De-là, tous les efforts qu'on a faits contre moi.
Je n'ai point d'interêt que celui de mon Roi;
On le sait, mais on veut que la paix soit concluë;
J'ose la traverser; ma perte est résoluë.
D'un crime impardonnable, on tâche à me noircir.
Mais....

LE ROI.

Clarice est sincére, & vient de m'éclaircir;
Je sais à votre égard tout ce que je dois croire.

D. FERNAND.

Ah ! Si vous le savez, je vais goûter la gloire
De triompher enfin d'un Ministre jaloux,
Qui met tout son bonheur à m'éloigner de vous.

SCENE XI.

LE ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE.

AH! Sire, pardonnez si je suis téméraire
Jusqu'à vouloir fléchir votre juste colére;
Si mon zéle pour vous a jamais éclaté,
J'en demande le prix à votre Majesté.
La grace de mon frere est le seul où j'aspire :
Daignez me l'accorder. Je la demande, Sire,
Avec toute l'ardeur & tout l'empressement,
Qui peuvent adoucir votre ressentiment.

D. FERNAND.

Sans user près du roi d'un si froid stratagême,
Qui va dès cet instant tourner contre vous-même ;
Tâchez de le fléchir, non pour moi, mais pour vous ;
Que votre crime expose à son juste courroux.

D. PHILIPPE.

Moi, je suis criminel, mon frere?

D. FERNAND.

Oui, vous l'êtes.
Quelle couleur donner à tout ce que vous faites ?
Comment justifier tant de ressorts secrets,
Que vous faites agir pour hâter vos projets ?

D. PHILIPPE.

Mon unique projet est de servir mon maître.

D. FERNAND.

Dites son ennemi. L'on a sçu reconnoître
Celle qui vous engage à le servir si bien.

D. PHILIPPE.

Je vous entens : par-là vous ne prouverez rien
Qui me rende coupable, & qui vous justifie.

D. FERNAND.

Quoi ? Quand cette Princesse en vous seul se confie ?
Quand vous seul ?......

D. PHILIPPE.

Ce secret n'a rien que d'innocent.
Depuis plus de deux mois, par un effort puissant
Je tâche d'arrêter une guerre onéreuse
Par les conditions d'une paix glorieuse.
Le Roi m'en est témoin ; je n'atteste que lui ;
Et je saurai prouver que ce n'est qu'aujourd'hui
Que j'ai connu l'Infante, en dépit d'elle-même.
Elle n'est point ici par un ordre suprême ;
Et son propre interet l'attire à cette Cour ;
C'est son unique objet.

LE ROI.

Hé, quel est-il ?

D. PHILIPPE.

L'amour.
Oui, votre gloire, Sire, en tous lieux répanduë,
A charmé la Princesse ; & sans être connuë,
Elle a voulu savoir & juger par ses yeux
Si vous confirmeriez des bruits si glorieux.
Je sai qu'elle a pour vous la plus vive tendresse ;
Mais ayant soupçonné que vous aimiez ma niéce,
Elle étoit sur le point de quitter votre Cour.
A peine ai-je obtenu le reste de ce jour,
Afin d'en profiter, en employant mon zéle
Pour vous déterminer à prononcer pour elle.

LE ROI, *à D. Philippe.*

Qu'on cherche Dom Loüis. Je veux dès-ce moment....

D. PHILIPPE.

L'Infante est avec lui dans mon appartement.

LE ROI, *à D. Philippe.*

Avec l'Ambassadeur priez-la de paroître ;
Mais ne lui ditez point que l'on m'a fait connoître
Sa naissance & son rang, que je veux ignorer,
Jusqu'à ce qu'il soit tems de le lui déclarer.

SCENE XII.

LE ROI, D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

IL tâche d'effacer un soupçon légitime,
Et croit vous éblouir en colorant son crime ;
Mais à votre prudence on ne peut imposer.
Quoique pour me bannir il ose m'accuser
D'être votre rival, d'être aimé de Clarice ;
J'ose tout esperer d'un Roi, dont la justice
A toujours éclaté pour ses moindres Sujets.
J'en fais mon bouclier ; & ne crains désormais,
Que le trop prompt effet des projets de mon frere.
Il ne sait que parler, mais mon bras peut tout faire.

SCENE XIII.

LE ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

LE ROI, *à D. Louis.*

ENfin à l'Arragon je veux donner la paix,
Et par un double hymen l'affermir à jamais.

D. FERNAND.

Ciel ? Je suis perdu.

LE ROI, *à D. Louis.*

C'est à quoi je m'engage.

(à l'Infante.)

Je m'y suis résolu sur votre témoignage.
Voyez, auprès de moi quel est votre crédit,
Madame ; & rappellez ce que vous m'avez dit ;
Que votre air, que vos traits réprésentoient l'Infante ;
Si vous lui ressemblez, l'image est si charmante,
Qu'à l'objet qu'elle peint, je suis prêt de jurer
Tout ce qu'en sa faveur l'Amour peut désirer.
De ma foi, de mon cœur, présentez-lui l'hommage.
Je vous charge du soin d'accomplir votre ouvrage.

L'INFANTE.

L'Infante d'Arragon va faire son bonheur
De payer ce présent par le don de son cœur.
Vous l'aurez pour jamais, en lui donnant le votre ;
Qu'on disoit que l'Amour destinoit pour une autre.

LE ROI, *baisant la main de l'Infante.*

Non, divine Princesse ; il sera tout à vous.

L'INFANTE, *se jettant aux pieds du Roi.*

Ah ! Sire, pardonnez.....

LE ROI, *la relevant.*

Acceptez un époux.
Qu'un traité que j'approuve, aujourd'hui vous assure.
Mais il est tems aussi de venger mon injure.

(à D. Fernand.)

Tu vois que tes discours ne m'ont point imposé.
Mes yeux se sont ouverts ; je suis désabusé.
Toutes tes trahisons adroitement voilées,
Par toi-même à la fin m'ont été révelées.
Oui, ton frere, ton Roi, jusqu'à ta passion ;
Tu sacrifiois tout à ton ambition.
Jamais on n'a plus loin poussé la perfidie.
Tu devrois sur le champ la payer de ta vie ;
Mais ma clemence impose à mon ressentiment,
Qu'un exil rigoureux borne ton châtiment.
Sors de ma Cour, ingrat ; je sens que ta présence

Ne pourroit y souffrir la paix & l'innocence.
Je destine à Clarice un autre époux que toi.
(*D. Fernand sort.*)

DONA CLARICE.

Ah! Ne m'imposez pas une si dure loi.
Au lieu de le punir, c'est me punir moi-même.
Plus il est malheureux, plus je sens que je l'aime.
En vain, à Dom Fernand on voudroit m'arracher,
Puisqu'un Roi si charmant n'a pû m'en d'étacher.
Partager sa disgrace, est toute mon envie.
Si vous nous séparez, il y va de ma vie:
Oui, Sire, à vos genoux j'expire en ce moment,
Si vous me condamnez à cet affreux tourment.

L'INFANTE, *au Roi.*

Oserois-je me joindre à l'aimable Clarice?
Souffrez qu'en sa faveur mon ame s'attendrisse.
Accordez-lui l'époux que demande son cœur:
Vous me rendrez heureuse, en faisant son bonheur.

LE ROI.

Je vous entens, Madame; il faut vous satisfaire:
Je n'ai plus de désir que celui de vous plaire;
Et je vais vous prouver que je suis pour jamais
Uniquement soûmis à vos divins attraits.
C'en est fait je me rens. Rassurez-vous, Clarice.
Je remplirai vos vœux; mais je ferai justice.
(*à l'Infante.*)
Vous, venez recevoir & mon cœur & ma foi.

SCENE DERNIERE.

D. PHILIPPE, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

Vous voilà bien content ! Vous restez près du Roi ;
Votre frere vivra vis-à-vis de sa femme ;
Moi, vis-à-vis de vous. Les beaux exploits !

D. PHILIPPE.

Madame ;
Votre zéle indiscret, disons la verité,
Nuit plus à Dom Fernand que ma fidelité.
Comment n'auriez vous pas la fortune contraire ?
Il n'a pû se borner ; vous n'avez pû vous taire.
L'exil est un rémede à son ambition.
Puisse-je en trouver un pour l'indiscrétion !

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, une Tragi-Comedie, qui a pour titre, *l'Ambitieux & l'Indiscrette*, par M. NERICAULT DESTOUCHES ; & je crois que le Public verra avec plaisir cette nouvelle production d'un Auteur si renommé dans le genre dramatique. Fait à Paris ce 28. Août 1737.

Signé, DANCHET.

72730447

72730447

